

## Laval théologique et philosophique



### La typologie des signes selon Adam Schaff

Guy Bouchard

Volume 34, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705650ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705650ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, G. (1978). La typologie des signes selon Adam Schaff. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 57–97. <https://doi.org/10.7202/705650ar>

# LA TYPOLOGIE DES SIGNES SELON ADAM SCHAFF

Guy BOUCHARD

... les problèmes du signe — sous des formes différentes — tendent de plus en plus à occuper la première place dans les recherches entreprises par les différentes branches de la philosophie. Et c'est à juste titre.

ADAM SCHAFF

**D**ans son étude des rapports entre le langage et les autres systèmes de communication, Roman Jakobson écrit :

Nous concentrerons ici l'attention sur la nécessité de classifier les systèmes de signes et les types de messages correspondants, particulièrement en ce qui concerne le langage et les messages verbaux. Sans effort vers une telle typologie, ni la communication des messages, ni même la communication humaine en général ne peuvent faire l'objet d'une analyse scientifique approfondie<sup>1</sup>.

Le problème de la typologie des systèmes de signes occupe donc une position stratégique dans le développement de la sémiologie : il est la clef de toutes les recherches ultérieures en ce domaine. Pourtant, avant de procéder à une classification des systèmes de signes, n'importe-t-il pas de classer les signes eux-mêmes ? S'il y a, en effet, des sémies ou ensembles de signes systématiques, il existe également des sémies asystématiques<sup>2</sup>, de sorte qu'une typologie qui ne rendrait compte que des systèmes de signes négligerait une partie de l'objet de la sémiologie. De plus, certains systèmes utilisent différentes sortes de signes; dans le langage verbal, par exemple, et selon Jakobson lui-même, on retrouve la fameuse division peircienne des signes en index, icônes et symboles<sup>3</sup>, si bien que « toute tentative visant à traiter les signes verbaux comme des symboles uniquement conventionnels, « arbitraires », se révèle être une simplification trompeuse ». La classification des signes en eux-mêmes est donc préférable à celle des systèmes de signes. Or, dans son *Introduction à la sémantique*<sup>4</sup>, le

1. *Essais de linguistique générale* (t. 2), Paris, Éd. de Minuit, 1973, pp. 93-94.

2. Eric BUYSENS, *Les langages et le discours*, Bruxelles, Office de publicité, 1943, pp. 34-37.

3. *Opus cit.*, p. 95.

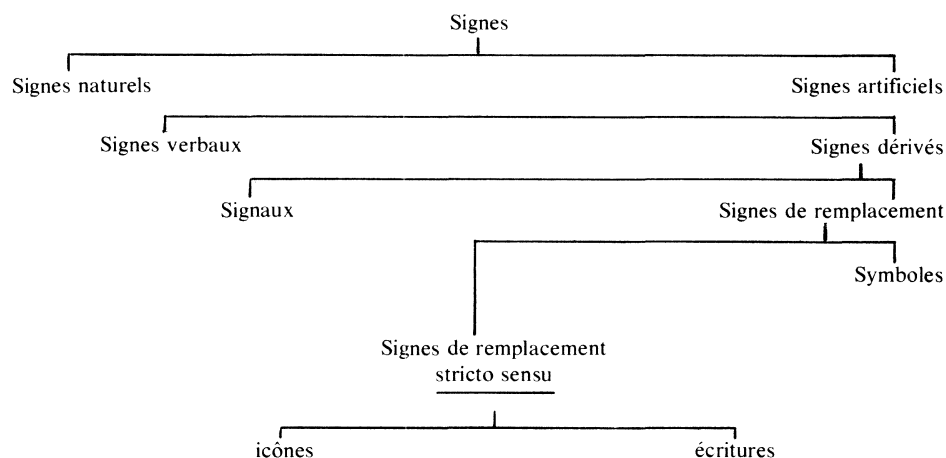
4. Paris, Éd. Anthropos, 1969. Sauf avis contraire, toutes nos références seront tirées de ce volume, où la typologie des signes s'étend de la page 160 à la page 193.

philosophe polonais Adam Schaff nous propose une typologie très élaborée, qu'il importe d'examiner pour voir si elle peut servir de fondement aux études sémiologiques. Nous décrirons d'abord cette typologie, pour ensuite en faire la critique.

## I. DESCRIPTION DE LA TYPOLOGIE PROPOSÉE PAR SCHAFF

### 1.1. *Présentation schématique :*

Si l'on reprend et complète les schémas proposés par Schaff, l'on obtient, de sa typologie des signes, la représentation suivante :



Chacun de ces termes doit être défini de façon à faire ressortir les similitudes et les différences qui permettent de l'opposer aux autres.

### 1.2. *Les signes :*

Et par sa position dans le schéma, et par la formulation même du problème de la typologie, le signe constitue une entité générique. Schaff le définit en précisant que sa définition ne vaut que pour les signes proprement dits, ou artificiels.

Tout signe, en tant qu'élément d'un langage, doit être un signe signifiant, c'est-à-dire exprimant, directement ou indirectement, une pensée. De plus, tout signe fonctionne comme un moyen de communication : le signe a même signification pour les personnes qui communiquent, et le processus de communication consiste à transmettre des significations au moyen de signes. Le signe n'est pas objet, état de choses ou événement, mais rapport : rapport entre un objet et la réalité qu'il désigne ou à laquelle il est lié de quelque façon, rapport avec les autres signes du système linguistique auquel il appartient ainsi qu'avec les gens qui l'utilisent d'une façon socialement conditionnée. Sa fonction primordiale est de communiquer quelque chose à quelqu'un. Bref :

tout objet matériel, toute propriété de cet objet ou tout événement matériel devient un signe, quand dans le processus de la communication il sert, dans le cadre du langage adopté par les personnes qui communiquent, à transmettre certaines pensées concernant la réalité, autrement dit le monde extérieur ou des expériences intérieures (affectives, esthétiques, volontaires, etc. . .) de l'une des personnes qui communiquent (p. 161).

Les trois éléments principaux de cette définition sont un certain phénomène (objet matériel, propriété ou événement), la pensée ou signification qu'il véhicule, et la réalité qu'il désigne; de plus, le signe fait partie d'un langage et sert à la communication. Ces caractéristiques devant convenir à tous les signes (artificiels), il faut nécessairement faire appel à d'autres critères pour les distribuer en classes<sup>5</sup>.

### 1.3. *Signes naturels vs signes artificiels.*

Aux signes naturels, Schaff ne s'intéresse guère : après avoir déclaré que « premièrement, les signes se divisent (nous l'avons vu plus haut) en signes naturels (indices, symptômes) et en signes proprement dits ou artificiels » (p. 163), il procède immédiatement à la description et à la subdivision des signes artificiels. Il importe toutefois de revenir sur cette première division des signes.

Ce qui frappe le plus dans les diverses tentatives de typologie c'est, selon Schaff, la division des signes en deux groupes :

ceux qui ont un caractère naturel et qui apparaissent indépendamment de l'activité humaine concertée et sont seulement interprétés *ex post facto* par l'homme comme des signes et ceux qui ont été produits par l'activité sociale consciente de l'homme *dans le but* de jouer le rôle de signes. Nous appelons les premiers : signes *naturels*; et les seconds : signes *proprement dits* ou *artificiels* (p. 152).

Les signes naturels ne sont donc pas des signes proprement dits : aussi ne s'étonnera-t-on pas que Schaff précise, un peu plus loin (p. 153) que, quand il emploiera le mot signe tout court, ce sera en pensant aux signes artificiels. Il ajoute que les signes naturels fonctionnent comme s'ils étaient des signes normaux, autrement dit « comme si quelqu'un les provoquait ou les produisait consciemment dans le but de communiquer une information à quelqu'un » (p. 153), et que leur signification est seulement dérivée.

Un mot, maintenant, des signes artificiels. À l'expression « signes conventionnels », Schaff préfère l'appellation « signes artificiels » parce que, de tous les signes produits par les hommes dans le but de communiquer, certains ne sont pas conventionnels :

Ceci s'applique surtout aux signes iconiques qui fonctionnent sur la foi de leur ressemblance à l'objet qu'ils remplacent (remplacent en ce sens que l'image nous fait penser à l'objet représenté par cette image, à l'impression habituellement provoquée par cet objet, aux sentiments qu'il suscite,

5. À noter que la typologie de SCHAFF privilégie la communication humaine, à l'exclusion de la communication animale, et la communication humaine intellectuelle, à l'exclusion de la communication affective (pp. 144-147).

etc. . .). Il y a toute une gradation depuis la ressemblance naturelle d'une photographie, par exemple, jusqu'au caractère conventionnel des hiéroglyphes ou d'autres signes semblables de l'écriture (. . .) Mais il ne fait absolument aucun doute qu'un signe iconique tel qu'une photographie, par exemple, ne peut jamais être une question de convention (p. 154).

S'ils ne sont pas conventionnels, ces signes iconiques n'en sont pas moins artificiels : tout comme les signes conventionnels, ils sont en effet produits par les hommes pour communiquer entre eux, et en ce sens les uns et les autres s'opposent aux signes naturels. Cela précisé, ne devrait-on pas, à l'intérieur des signes artificiels, opposer les signes conventionnels aux signes non conventionnels ? Pourtant, lorsqu'il reprend un peu plus loin le même problème, Schaff déclare que la plupart des signes artificiels sont, en un certain sens, conventionnels, et ce, même « dans le cas où la fonction de signe d'une chose est fondée sur une ressemblance avec l'objet qu'elle représente, (. . .) exception faite peut-être pour de simples reproductions des objets, telles que les photographies » (p. 165); mais, précise-t-il, il s'agit d'une conventionnalité sociale : non pas la convention admise par deux personnes qui communiquent, ni même la convention sociale qui aurait été un jour conçue d'une manière consciente et volontaire, mais, plus fondamentalement, celle qui provient de la pratique historique du processus de la communication, d'une activité issue des besoins divers de la coopération et dont l'exemple classique est le langage des sons. Si donc les signes artificiels sont conventionnels en ce sens, le critère de la conventionnalité ne peut permettre de les subdiviser, et c'est un autre critère qui fonde la distinction suivante, entre les signes verbaux et les signes proprement dits avec une expression dérivée.

#### 1.4. *Signes verbaux vs signes proprement dits :*

Cette division, et la thèse qui la fonde, du lien indissoluble entre la pensée et le langage des sons, est capitale : aussi compléterons-nous l'exposé qui en est fait dans *l'Introduction à la sémantique* par un rappel de la problématique que Schaff développe dans son ouvrage *Langage et connaissance* ainsi que dans l'article intitulé *De la spécificité du signe verbal*.

1.4.1. *Dans l'Introduction à la sémantique*, Schaff affirme que les signes verbaux (et leurs substituts écrits) occupent une place prépondérante dans la hiérarchie des signes à cause de leur rôle particulier dans le processus de la pensée et de la communication; si, en effet, « on ne peut pas penser autrement qu'en termes linguistiques » (p. 148), il est indubitable :

qu'au niveau du langage sonore et du système de la pensée conceptuelle qu'y s'y rattache, tout autre système de signes, autrement dit tout autre langage *sui generis* reste dans la dépendance du langage des sons — en ce sens qu'il ne fait que remplacer le langage des sons et qu'au stade final de la communication il est traduit dans le langage des sons : ainsi, utilisé pour remplacer un langage sonore, il constitue un système de signes d'autres signes (du langage des sons). C'est une grave erreur que de négliger ce fait dans l'étude des différents systèmes de « langages » et cette erreur est grosse de

conséquences théoriques, dont la plus grave est de suggérer fallacieusement l'égalité et l'autonomie de ces divers « langages » (p. 149).

Pour éviter une telle erreur, il faut cependant reconnaître le lien privilégié qui unit les signes verbaux à la pensée : comment Schaff démontre-t-il ce lien spécifique ?

Le signe verbal a trois propriétés dont la première, la « transparence à la signification », signifie que, du signe verbal, on ne perçoit habituellement pas l'aspect matériel, tant il se confond avec la signification elle-même. Tandis que les autres systèmes de signes présupposent des significations déjà existantes, de sorte qu'on pourrait changer leur matière sans modifier ces dernières, pensée et langage forment un tout unique, indissoluble, organique, la pensée-langage, le concept-signe verbal. « C'est précisément cette unité spécifique de la pensée-langage qui donne naissance à la « transparence à la signification » des signes verbaux. Ils *sont* la signification bien qu'ils ne soient *pas que* la signification » (p. 182). Car le signe verbal est également un son et, en ce sens, la métaphore de la « transparence à la signification » ne résout pas « le problème réel du rapport de la forme sonore (de l'image sonore) à la signification (au contenu conceptuel) du signe verbal » (p. 182). L'expression « signe verbal » désigne donc soit le son, soit une totalité sonoro-significative; il faut choisir entre ces deux acceptions, et à cette fin il faut préciser le lien entre son et signification dans le signe verbal. Pour l'associationnisme, son et signification existent indépendamment l'un de l'autre, et c'est leur association mnémotechnique qui produit le signe verbal : mais cette solution prend pour acquis l'objet même du débat, à savoir que les signes verbaux ne sont pas distincts des autres par la nature de leurs liens avec la signification; or cela contredit « notre intuition et les résultats de l'analyse linguistique » (p. 184). C'est donc un autre point de vue qu'il faut adopter, à savoir que l'unité relative du son et de la signification comporte un lien *sui generis* : la signification n'est pas autonome, elle ne peut se former ni exister en dehors de la totalité langage-pensée. Mais en quoi consiste ce lien particulier ? Schaff doit avouer que

la thèse concernant le lien *sui generis* entre le son et la signification dans les signes verbaux, bien que soutenue par des arguments solides, manque encore d'une explication définitive et conséquente de la nature et du mécanisme de ce lien (p. 185).

Mais, même s'il ne peut expliquer ce lien, Schaff est persuadé de son existence :

la totalité indestructible du son et de la signification, comprise en tant qu'objet matériel signifiant, (constitue) la seule interprétation conséquente du signe verbal en tant que lien *sui generis* de l'unité du son et de la signification en tant que signe *sui generis* caractérisé par sa transparence à la signification. Cette « transparence » ne peut apparaître que lorsque nous cessons de percevoir la forme matérielle, physique du signe en tant que quelque chose d'autonome, à laquelle est associée une signification également plus ou moins autonome. La « transparence » à la signification, si caractéristique des signes verbaux, ne peut apparaître que lorsque (sauf les cas d'exception où le processus normal de la communication est troublé) nous cessons purement et simplement de percevoir l'aspect matériel du signe, ne laissant parvenir à la conscience que son aspect significatif (pp. 186-187).

Les deux autres propriétés du signe verbal, à savoir d'une part sa fonction et son rôle dans le processus de l'abstraction, d'autre part ses avantages considérables du point de vue de la précision de la communication, n'apportent rien de plus à la caractérisation du lien « *sui generis* » entre son et signification, si bien que cette caractérisation apparaît davantage comme une affirmation réitérée que comme une thèse démontrée. Aussi importe-t-il de vérifier si, en d'autres oeuvres de Schaff, l'explication n'est pas plus développée.

1.4.2 Le premier chapitre de la troisième partie de *Langage et connaissance* porte précisément sur les rapports entre langage et pensée<sup>6</sup>. On peut subdiviser ce chapitre en trois parties : une introduction, une évaluation des approches scientifiques du problème, et une argumentation en faveur de l'unité du langage et de la pensée. Comme l'introduction se contente de poser le problème, et comme l'évaluation des approches scientifiques doit constater que ni la psychologie génétique ni les études de l'aphasie « ne fournissent hélas au philosophe la réponse si espérée, fondée sur des faits empiriques, à la question qui le préoccupe quant au rapport du langage et de la pensée » (p. 157), nous nous en tiendrons à la troisième partie du chapitre. Le problème est le suivant : « dans les processus cognitifs et dans les processus de communication intersubjective, avons-nous affaire à la pensée et à la verbalisation de la pensée en tant que deux processus distincts, ou s'agit-il d'un seul processus homogène — verbal et mental » ? (p. 120) Pour répondre à cette question, Schaff commence par réfuter la position dualiste. Il élimine d'abord l'approche intuitionniste en déclarant que ses arguments « sont le fruit d'une pure spéculation basée sur des prémisses entièrement arbitraires », sur des raisonnements « qui ne relèvent que de la métaphysique et de l'irrationalisme » et qu'on ne peut considérer « dans le cadre de la science » (p. 174). Il entreprend ensuite de dissiper les malentendus sur lesquels repose l'affirmation qu'il existe des processus mentaux se déroulant sans la participation du langage. Le premier malentendu interprète la thèse « la pensée ne peut pas exister sans le langage » comme une identification de la pensée et du langage, comme une « définition de la pensée en tant que processus *exclusivement* linguistique, conforme aux règles de la grammaire » (p. 174). Or il est vrai que le monisme refuse de considérer langage et pensée comme indépendants l'un et l'autre et qu'il affirme leur dépendance, leur unité organique.

Mais « former une unité » n'équivaut pas à « être identique et interchangeable avec un autre élément de cette unité ». Il ne peut être question de la pensée sans langage, mais ceci ne signifie pas que *seules* des opérations verbales se produisent dans les procès de pensée et que, par conséquent, le langage et la pensée sont identiques » (p. 175).

D'un point de vue évolutionniste, l'homme descend du règne animal non seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan mental. Car si sa spécificité « consiste en son caractère conceptuel, irréductiblement lié au langage en tant que système de signes » (p. 176), la pensée humaine reste pourtant solidaire des stades inférieurs dont elle tire son origine. Si les animaux ne pensent pas comme l'homme, ils opèrent cependant avec des moyens analogues aux siens pour

6. « Langage et pensée », in *Langage et connaissance*, Paris, Points, 1974, pp. 135-196.

s'orienter dans le monde : les images sensibles, qu'ils associent et entre lesquelles ils établissent des rapports plus ou moins durables. Or,

la pensée humaine, en tant que forme humaine d'orientation dans le monde, est l'unité du langage et de la pensée car, sans signes linguistiques (qui ne doivent pas nécessairement être sonores), la pensée conceptuelle est irréalisable (p. 177).

Mais la pensée humaine contient également cette imagerie qu'elle a héritée de l'étape prélinguistique de l'orientation animale dans le monde, et ce contenu, même s'il est autrement organisé chez l'homme à cause de ses liens avec le langage, échappe au processus purement linguistique.

Le second malentendu tient à la conviction qu'on peut penser à l'aide de pures associations d'images, le langage ne servant qu'après coup à la communication de cette pensée averbale. Schaff examine cette thèse dans la formulation qu'en a donné le mathématicien Van der Waerden, pour qui, dans la pensée géométrique, le langage n'entrerait en jeu qu'après coup, quand on nomme une figure, par exemple le « limaçon » de Pascal. À l'encontre d'une telle affirmation, Schaff fait valoir qu'il est faux de réduire la démarche du mathématicien à une pure association d'images, puisque la pensée verbale intervient nécessairement dans la formulation de l'objectif scientifique que l'on veut atteindre, dans la confrontation des opérations effectuées et de leurs résultats à cet objectif, ainsi que dans les raisonnements qui font partie de la démarche; faux également que la perception sensible liée aux opérations géométriques soit entièrement indépendante du langage, puisque la structure de la perception sensible ainsi que le mode de l'articulation du monde extérieur par les sens dépendent des schémas conceptuels acquis dans les processus cognitifs et déterminant cette connaissance; faux enfin qu'on puisse posséder des notions très nettes des choses sans l'intervention de la pensée verbale, puisque la science ne peut défendre de telles thèses.

Le troisième malentendu a trait à la création artistique prétendue asémantique, telle que la musique et la peinture abstraite : le musicien penserait à l'aide des sons, le peintre à l'aide des couleurs, et leur art procéderait ainsi d'une pensée non verbale. Schaff relève deux erreurs dans ce raisonnement. La première résulte d'un emploi équivoque du mot « pensée » : à supposer qu'il soit vrai que l'artiste transmette directement ses états affectifs grâce à des sons ou à des couleurs, si l'on appelle « pensée » ces états affectifs, ce sera d'une manière équivoque, et les propriétés spécifiques de cette « pensée » différeront de celles de la pensée conceptuelle. La seconde erreur est liée à une conception superficielle du rapport de la création artistique à la pensée linguistique. La création artistique, en effet, n'est pas l'expressivité pure d'une pure inspiration :

dans l'acte de création, l'artiste recourt (d'une manière en général consciente) à une certaine langue qui est toujours en rapport avec le langage verbal. À cette langue spécifique vient s'adjoindre le langage de la réflexion à laquelle l'artiste procède sur sa propre création; cette réflexion n'étant pas une opération *extérieure* par rapport à l'acte de création, ne se manifestant pas *ex post*, mais étant organiquement impliquée dans l'acte même de la création qu'elle influence et avec lequel elle forme un tout.



Ainsi, la « pensée » musicale ou picturale n'échappe pas à la sphère du langage et ne s'opère pas indépendamment de la pensée *sensu stricto* (p. 188).

Un quatrième malentendu tire son origine de la pluralité ainsi que de la variabilité des langues, et Schaff le dissipe en réfutant les arguments d'Eric Buysens en faveur du dualisme. En premier lieu, Buysens prétend qu'une même pensée peut être exprimée par différentes langues. Une telle affirmation repose sur deux prémisses : a) l'existence d'une « même » pensée indépendante du langage et b) l'expression de cette pensée par différentes langues; or, par ces prémisses, l'auteur implique ce qu'il veut prouver, à savoir le dualisme du langage et de la pensée. En second lieu, Buysens prétend que la variabilité du langage prouve que la pensée existe avant sa verbalisation. Mais la néologie ne prouve pas que la pensée existait avant le langage, elle confirme seulement que les nouveaux phénomènes de la réalité doivent être saisis, à des fins cognitives, en de nouveaux contenus de langue et de pensée. En troisième lieu, l'acquisition d'une nouvelle langue consiste, selon Buysens, à associer les expressions de cette langue à la pensée : mais ici encore on implique ce qu'il faudrait prouver, à savoir que la pensée existe indépendamment de toute langue et qu'il suffit ensuite de l'exprimer. Quant à l'argument selon lequel la symbolique internationale des mathématiciens leurs permettrait de penser sans l'aide du langage, il pèche doublement :

L'erreur consiste évidemment à identifier tout langage à la langue ethnique, et à ne pas comprendre le lien génétique et substantiel des symboles mathématiques avec le langage verbal courant (p. 190).

Un cinquième malentendu résulte de l'approche introspective du phénomène de la transparence des mots à la signification : ce phénomène, en effet, ne doit pas nous faire conclure que nous pensons averbalement mais qu'au cours de nos opérations de pensée nous perdons de vue les signes verbaux avec lesquels nous opérons; c'est précisément ce phénomène qui permet de comprendre la conviction illusoire d'une pensée averbale.

Une sixième erreur, enfin, est celle du « monisme dualiste » de Géza Révész, c'est-à-dire d'une conception qui, « tout en admettant la thèse moniste sur l'unité existentielle du langage et de la pensée, énonce le dualisme de leurs fonctions » (p. 192). Révész a tort d'opposer la fonction cognitive de la pensée à la fonction communicative du langage, car cela suggère qu'on peut penser sans le langage, lequel ne servirait qu'à la communication, alors que le langage n'est pas moins nécessaire à la fonction cognitive que la pensée à la fonction communicative. Révész a également tort d'opposer le caractère individuel et subjectif de la pensée au caractère social du langage : d'une part, en effet, la pensée est aussi un phénomène social (elle est socialement conditionnée et impossible sans la participation du sujet pensant à la communauté humaine, elle peut exercer une influence sur la société), d'autre part le langage est aussi le moyen de pensée des individus. Révész, enfin, a tort de soutenir que la pensée se sert principalement de représentations abstraites, et le langage, de signes symboliques, comme il a tort d'affirmer que l'analyse phénoménologique de la pensée et de la parole met au jour des différences entre les actes de l'une et de l'autre.

Après avoir ainsi réfuté toutes ces erreurs, Schaff expose succinctement sa propre position :

Nous affirmons donc que la pensée et l'utilisation du langage constituent, dans les processus de la connaissance et de la communication, les deux éléments indissociables d'une unité. Leur union est si organique, leur interdépendance si étroite, qu'aucun élément ne peut jamais se manifester indépendamment, sous une forme « pure ». Et c'est pourquoi les fonctions de la pensée et du langage n'ont pas un caractère distinct, elles ne peuvent pas être considérées dissociablement, et d'autant moins être opposées l'une à l'autre.

La pensée et l'utilisation du langage doivent être saisies comme les deux aspects d'un seul processus : du processus homogène de la connaissance du monde par l'homme, de la réflexion sur la connaissance (dont la connaissance de soi) et de la communication de ses résultats à d'autres individus (p. 194).

Si les deux aspects de ce processus composent une unité, il importe toutefois de rappeler qu'ils ne sont pas identiques. Leur unité s'est en effet tissée dans l'histoire, unité d'éléments qui diffèrent par leur genèse et que l'évolution sociale de l'homme a soudés dans un tout indissociable. Le langage verbal procède des cris des animaux exprimant les émotions et servant à la communication émotionnelle. La pensée, pour sa part, s'est développée à partir de l'orientation animale dans le monde, « laquelle consiste dans le reflet concret, représentatif, du monde environnant dans la psychique de l'animal. Cette orientation animale dans le monde contient, sous une forme embryonnaire, certaines opérations intellectuelles dont le développement, à l'aide des signes linguistiques, amène la pensée conceptuelle » (p. 195). De cette différence génétique découle une différence de contenus. Linguistique, la pensée humaine est abstraite et généralisante, mais elle utilise aussi les moyens de l'orientation prélinguistique dans le monde : les représentations sensibles concrètes et leurs associations. Or si, au stade de la pensée verbale, on ne peut dissocier du langage ces représentations, puisque la structure de la perception sensible dépend des catégories imposées par le langage à la connaissance, il reste néanmoins une différence entre les représentations sensibles concrètes et les mots abstraits, les concepts : c'est que celles-là n'ont pas une nature linguistique; cela explique que la pensée ne soit pas identique au langage : elle est plus riche. Cette différence est d'ailleurs attestée par l'autonomie relative du développement des deux éléments de l'unité langage-pensée : on ne peut établir de corrélation absolue entre toutes les modifications phonétiques ou morphologiques et les changements dans le mode de la pensée.

1.4.3. L'article intitulé *De la spécificité du signe verbal*<sup>7</sup> se subdivise en deux parties. La première, qui détermine la place des signes verbaux dans le système des signes, n'ajoute rien à ce que nous avons déjà vu de la définition et de la typologie des signes. La seconde, qui traite plus précisément de la spécificité des signes verbaux, peut être divisée en trois sections.

7. *Langage et connaissance*, suivi de « Six essais sur la philosophie du langage », Paris, Anthropos, 1973. L'article que nous abordons s'étend de la page 319 à la page 336.

La première de ces sections insiste, à l'encontre de ceux qui refusent de considérer les signes verbaux comme des signes, sur le caractère sémiologique du langage.

La seconde porte sur la notion d'arbitraire du signe, qui enveloppe deux questions différentes. La première a trait à la nature du lien entre le son et la signification du mot : ce lien est-il naturel ou non ? Or une réponse affirmative à cette question n'a aucun fondement positif et « frôle la mystique » (p. 327). Par contre plusieurs faits suggèrent une réponse négative : les mêmes objets ont différents noms en différentes langues; dans une même langue, les fonctions et les significations des mots changent historiquement; l'enfant humain à qui on n'a pas appris une langue ne la développe pas naturellement mais devient *homo alala*; quant aux onomatopées, peu nombreuses, elles peuvent différer d'un pays à l'autre, ce qui prouve qu'elles ne dépendent pas de l'imitation pure et simple du son. La seconde question porte sur la possibilité, pour l'individu ou la société, de choisir et de changer arbitrairement les signes verbaux de la langue. Or il est évident que tel n'est pas le cas, car le langage fait partie des phénomènes les plus conservateurs et les plus réfractaires au changement. On notera d'ailleurs que l'absence de lien naturel entre le support matériel de la signification et la signification elle-même n'est pas une caractéristique des seuls signes verbaux : « ce lien est inexistant dans toutes les catégories de signes, exception faite uniquement des signes iconiques fondés sur la ressemblances naturelle du signe et de l'objet remplacé par ce signe » (p. 329).

En quoi consiste donc la spécificité des signes verbaux ? La troisième section le précise. C'est du côté de la nature du lien entre forme matérielle et signification du signe qu'il faut chercher cette spécificité. Si l'on compare les feux de circulation, dont la signification consiste en règles définies de comportement eu égard au phénomène de la circulation, les signes de deuil (le blanc au Japon, le noir en Europe), les gestes symboliques de la danse indienne, le « langage symbolique » des fleurs, les signaux routiers, les gestes d'affirmation ou de négation, les codes et les langages conventionnels, l'écriture alphabétique, la notation musicale ou mathématique, etc. — on peut constater qu'en tous ces cas (sauf pour certains signes iconiques) : a) le signe est le support matériel de la signification; b) cette signification est autonome par rapport au signe (une simple convention permet de le remplacer par un autre); c) cette signification fonctionne comme le nom d'une pensée qui est toujours verbalisée (bien que cette verbalisation puisse prendre des formes diverses) :

c'est-à-dire que la signification de toutes les catégories de signes, énumérées ci-dessus, est fondée sur l'existence du langage et des signes verbaux, sans lesquels les significations données non seulement ne pourraient pas être exprimées, mais même pensées, en un mot, ne pourraient pas exister (pp. 331-332).

Par contre, dans le cas des signes verbaux, quand on prononce certains sons ou qu'on écrit certaines lettres, la signification, si on connaît la langue utilisée, est perçue simultanément; c'est une pensée définie, mais non autonome ni toute faite, et qui ne peut exister sans la forme matérielle du mot.

C'est pourquoi le « signe verbal », c'est l'unité de sa forme sonore (matérielle) et de la signification (de la pensée); une unité d'un genre tel que le son sans signification n'est pas un signe, tandis que la signification sans le son (l'écriture) avec lequel elle est attachée dans la langue donnée, ne peut pas exister du tout, car elle ne peut pas être pensée (p. 332).

C'est ce que signifie la métaphore de la « transparence à la signification » du signe verbal : en prononçant un mot d'une langue connue, nous percevons en même temps sa signification sans en pouvoir dissocier le support phonétique. De cette différence entre signes verbaux et signes non verbaux résultent plusieurs conséquences. Tout d'abord, les signes non verbaux ne sont pas économiques, autrement dit ne peuvent servir au développement de leur signification (par exemple en formant de nouvelles combinaisons avec d'autres signes), tandis que les signes verbaux le sont. En second lieu, les signes non verbaux sont en principe univoques, alors que les signes verbaux sont en principe équivoques. Troisièmement, seuls les signes verbaux peuvent servir de noms, autrement dit peuvent désigner en plus de signifier, car seuls les noms désignent (un indice ne désigne pas mais il indique quelque chose). Enfin, le lien indissoluble du nom et du concept explique la nécessité des signes verbaux pour la pensée conceptuelle; nécessité qui est en rapport avec l'efficacité des signes verbaux dans le processus de la pensée abstraite, laquelle ne peut dépasser sans eux certaines limites de son développement; c'est pourquoi la pensée conceptuelle n'apparaît que dans la pensée humaine disposant de signes verbaux.

1.4.4. C'est donc la spécification des signes verbaux, ainsi établie, qui justifie leur place prépondérante dans la typologie des signes. Par rapport aux signes verbaux, tous les autres signes sont dérivés. Mais comment ces signes dérivés se subdivisent-ils ? Une première articulation oppose les signaux aux signes de remplacement.

#### 1.5. *Signaux vs signes de remplacement.*

Le fondement de cette subdivision est la fonction des signes dans le processus de la communication : « fonction d'influence directe sur l'activité des hommes dans un cas, fonction de remplacer certains objets, états de choses ou événements, dans l'autre » (*Introduction à la sémantique*, p. 165). La fonction de remplacement, ou de substitution, signifie ici que le signe apparaît à la place d'un objet, d'un état de choses ou d'un événement, et qu'il fait naître dans l'esprit les idées, les représentations et les pensées que provoquerait normalement le phénomène; la substitution se réfléchit aussi sur l'activité humaine, mais il n'est pas nécessaire que l'apparition du signe produise toujours les mêmes effets que celle du phénomène. Ne pourrait-on objecter d'une part que les signes proprement dits sont toujours des signes *pour quelque chose*, des signes artificiels produits en vue de la communication, donc en vue d'influencer le comportement humain, et d'autre part que chaque signe est *signe de quelque chose*, donc signe de remplacement ? Sans doute. Mais la différence tient à ce que la fonction des signaux est d'influencer directement le comportement, tandis que celle des signes

de remplacement est de se substituer à un phénomène, leur influence sur le comportement n'étant qu'indirecte.

Essayons de préciser la nature des signaux. Communément, on entend par signal « tout signe dont le but consiste à déclencher, à changer ou à arrêter une action quelconque » (p. 167). Si l'on n'a pas l'habitude de dire que l'eau qui gèle est le *signal* d'une baisse de température, il est par contre tout à fait courant d'affirmer que le feu vert est, pour les voitures arrêtées à un croisement, un signal de départ, ou que la sonnerie d'une cloche dans une école est un signal du commencement ou de la fin des classes. Le but commun de tels signes est toujours de déclencher, de modifier ou d'arrêter une action.

Ce sont donc typiquement des signes *pour quelque chose*, des signes visant nettement à provoquer (ou à modifier ou arrêter) une action déterminée comme but final de la communication. *Ce sont donc des phénomènes matériels provoqués spécialement ou utilisés dans le but* d'obtenir une réaction convenue et prévue (soit par un groupe social soit individuellement) sous forme de manifestations précises de l'activité humaine (p. 167).

La convention sur laquelle repose de tels signes est nécessairement explicite : pour que l'apparition d'une fusée bleue dans le ciel déclenche l'attaque des soldats qui attendaient dans les tranchées, il faut que ceux-ci aient au préalable été informés de sa signification. Par ailleurs, on peut noter que le signal est soit un phénomène occasionnel utilisé pour provoquer une action convenue (la fusée bleue), soit un phénomène permanent mais qui ne fonctionne qu'occasionnellement comme signal (les panneaux de la signalisation routière).

Le signal se distingue donc des autres signes artificiels par les caractères suivants :

1° *sa signification est toujours arbitraire et établie en vertu d'une convention valable à l'intérieur d'un groupe social donné*, 2° *il vise toujours à déclencher (modifier ou arrêter) une certaine action*, 3° *il n'apparaît qu'occasionnellement et toujours en relation avec l'activité projetée* (p. 169).

Quant aux signes de remplacement, ils ont en commun, comme on l'a déjà dit, d'être des signes de quelque chose, des signes dont la fonction de représentation d'autres phénomènes est toujours accentuée. Ils se subdivisent en deux sous-classes : celle des signes de remplacement *stricto sensu* et celle des symboles.

#### 1.6. Signes de remplacement « *stricto sensu* » vs symboles.

Par « *signes de substitution stricto sensu*, » on entend des objets matériels qui remplacent d'autres objets matériels en vertu de leur ressemblance ou d'une convention.

Le cas des symboles, par contre, est plus complexe. Ce terme désigne des signes dont voici les principales caractéristiques :

1° *des objets matériels représentent des notions abstraites*, 2° *cette représentation est fondée sur une convention qu'il faut connaître pour comprendre le symbole*, 3° *cette représentation conventionnelle est fondée sur la*

*représentation d'une notion abstraite par un signe, et fait en apparence appel aux sens* (au moyen d'exemples, d'allégories, de métaphores, d'allusions mythologiques, etc. . .) (p. 170).

Une telle définition, en accord avec l'emploi intuitif du mot, s'applique à la croix comme symbole de la chrétienté; au marteau et à la faucille comme symboles du communisme; à la femme aux yeux bandés et tenant dans une main une balance et dans l'autre un glaive, comme symbole de la justice; à Mars comme symbole de la guerre et du courage; au noir comme symbole du deuil, etc. Que le symbole ait pour fonction de remplacer quelque chose et qu'il soit, comme tout autre signe, un phénomène matériel, cela est indéniable. Mais les caractéristiques qui le distinguent des autres signes de remplacement soulèvent quelques problèmes.

Le premier est celui de l'objet représenté par le symbole. Schaff, comme beaucoup d'autres auteurs, n'est pas d'accord avec l'identification du symbole au signe en général : le symbole est un signe particulier, un objet matériel qui représente une notion abstraite : une religion, un régime social, la justice, le courage, le deuil, etc. Le sens profond du symbole est de rendre ces notions abstraites plus proches des hommes en présentant le contenu abstrait sous la forme d'un objet matériel plus facile à saisir et à garder en mémoire : c'est pourquoi les symboles sont très commodes pour les mouvements de masses et la littérature de propagande.

Le second problème a trait au caractère conventionnel (au sens d'une convention sociale et historique) du symbole. Ce caractère est lié à la fonction, propre au symbole, de représentation de notions abstraites par des objets concrets. Il signifie que, pour comprendre n'importe quel symbole, il faut connaître la convention appropriée. Par exemple, qui ne connaît pas les mythologies grecque et latine ne saura pas que Mars et Eros sont les symboles de la guerre et de l'amour. Cela est dû au fait qu'aucun symbole n'a de signification naturelle : tout symbole a un sens conventionnel qui doit être appris; voilà pourquoi c'est le noir qui symbolise le deuil dans la culture occidentale, et le blanc en Extrême-Orient.

En troisième lieu, il importe d'expliquer pourquoi le symbole est une représentation sensorielle, le plus souvent imagée, d'une idée abstraite. Qu'il remplace une notion abstraite par un objet matériel, cela, sans quoi il ne pourrait être perçu, ne distingue pas encore le symbole des autres signes. Ce qui le caractérise, c'est qu'il est en général une image optique. Quand le peintre, le dessinateur ou le sculpteur veulent représenter une notion abstraite, ils doivent recourir à un symbole et alors ils produisent soit une allégorie, soit une exemplification transmettant le général à l'aide du particulier. En littérature, l'image symbolique se fonde souvent sur la métaphore. Mythologies et légendes ethniques sont parfois exploitées. On recourt aussi volontiers à la représentation *pars pro toto* : la croix, élément important dans la vie du Christ, est devenue symbole de la chrétienté. L'image symbolique peut même être abstraite, comme dans le cas des couleurs qui représentent des sentiments, et alors ses liens avec la notion abstraite sont purement conventionnels. Les symboles liés au mouvement ou à l'odorat, tel le symbolisme oriental des parfums, sont eux aussi en principe purement conven-

tionnels, et il en va de même des symboles sonores, par exemple, le glas qui symbolise le deuil. Sans être exhaustive, cette énumération permet toutefois de constater que dans tous les cas le symbole est un objet matériel qui remplace une notion abstraite, et non quelque autre objet, et que cette représentation est fondée sur des conventions précises.

Après avoir ainsi précisé la nature des symboles, par opposition aux signes de remplacement, il reste à subdiviser ces derniers.

### 1.7. *Icônes vs écritures.*

1.7.1. De cette subdivision des signes de substitution *stricto sensu*, Schaff se contente de donner des exemples :

Les exemples types de signes de substitution fondés sur la ressemblance (signes iconiques) sont constitués par toutes les images et représentations (dessins, tableaux, photographies, sculptures, etc. . .) et les exemples de signes de substitution fondés sur une convention sont tous les signes des différentes écritures (qui remplacent les sons du langage, groupes de sons, mots entiers, phrases, etc. . .). Cette division n'est évidemment pas rigide et il y a des stades transitoires entre les différents types que nous laissons volontairement de côté, pour ne pas trop compliquer cet exposé. Le seul problème grave ici est celui du mécanisme de cette « substitution » ou de cette « représentation » d'un objet par un autre du point de vue des processus de la pensée. Mais c'est déjà un problème de la signification, qui sera étudié au chapitre suivant (p. 170).

Dans ce chapitre auquel il nous renvoie<sup>8</sup>, Schaff se propose d'expliciter ce qu'il a pris pour acquis dans son étude de la définition et de la typologie des signes, à savoir qu'une

analyse correcte du signe, autrement dit une analyse d'une situation-signé, une analyse de la communication au moyen de signes, (doit) considérer le signe comme un *tout*, comme une unité du véhicule matériel (son, image, dessin conventionnel, etc. . .) et de la signification (p. 196).

Cette explication ne prétend pas tenir compte de toutes les significations du mot signification, puisqu'elle s'en tient à celles qui ont trait à la fonction du signe dans le processus de la communication, c'est-à-dire à la fonction qui permet de passer de la sphère de la pensée subjective à celle de la transmission inter-subjective de la pensée. Il y est question, et dans cet ordre, de la situation-signé, de la signification en tant qu'objet réel ou idéal et de la signification en tant que relation.

1.7.2. Avant de décrire la situation sémiologique (ou situation-signé), Schaff, dans le but d'éliminer l'hypostase de la signification, précise ce qu'il faut entendre par les mots « exister » et « objet ».

Avant toute chose, il convient de préciser qu'à chaque fois que je dis qu'une chose « existe » ou « est », j'entends ces mots dans un sens matérialiste. Conformément à cette interprétation, tout ce qui « existe » ou « est » a un caractère matériel et par conséquent existe indépendamment de tout sujet

8. *Introduction à la sémantique*, pp. 195-285.

connaissant et constitue un stimulus extérieur de nos expériences sensorielles. Ainsi, il existe des choses (objets matériels) qui, au sens large de ce mot (englobant aussi des choses telles que les champs énergétiques) sont des manifestations de ce que nous appelons d'un mot abstrait « la matière » (c'est ainsi qu'Engels traite la question dans sa *Dialectique de la Nature*). Telle est la signification *immédiate* du mot « existe » et telle est l'interprétation correcte de ce qu'on appelle le petit quantificateur dans la logique mathématique. La signification immédiate du mot « existe » peut donc se réduire à ceci : 1° ce qui existe possède une existence objective, autrement dit indépendante de tout sujet connaissant; 2° cette existence est une existence matérielle, c'est-à-dire pareille à celle qui est propre aux choses au sens le plus large de ce mot. Cette interprétation de la signification immédiate du mot « existe » est la caractéristique de toutes les formes du matérialisme (. . .) (pp. 200-201).

Les choses, cependant, existent en relation les unes avec les autres, ce qui permet de parler d'une unité matérielle du monde. Lorsqu'on dit qu'il existe des rapports et des relations entre les choses, des propriétés et des particularités des choses, des processus ou des événements, des attitudes et des activités de ces fragments du monde matériel que sont les hommes, — il ne s'agit pas de choses, mais de quelque chose qui se rapporte aux choses, et le mot « exister » a ici un sens indirect. Or c'est en ce sens indirect qu'existent les concepts et les significations : leur attribuer une existence immédiate, ce serait verser dans l'idéalisme objectif, et « une telle attitude philosophique est évidemment inacceptable pour un matérialiste » (p. 201). Il en va de même dans le cas du mot « objet ». Quand, dans l'analyse du processus de la communication, on se demande comment des hommes différents peuvent vivre des états mentaux identiques, et quand on répond que l'une des conditions de la formation de tels états est la réflexion d'un même objet par deux esprits de même structure, il reste à préciser ce qu'est cet objet une fois reflété. Or

nous rejetons absolument l'idée de l'existence d'objets idéaux — chère aux coeurs de penseurs tels que Bolzano, Frege, Brentano, Husserl et d'autres. Du point de vue matérialiste, une seule solution est possible : l'objet qui dans un rapport de connaissance constitue la contrepartie commune de différents sujets est le monde matériel apparaissant de façon concrète sous forme de choses (au sens large du mot). Toutes les relations, propriétés et particularités, toutes les attitudes et toutes les activités, etc. . . sont objet de connaissance non en tant qu'objets matériels ou idéaux autonomes, mais en tant que relations, propriétés, attitudes, etc. . . *objectives* de certains fragments du monde matériel, autrement dit *des choses*. Elles ne sont donc objet objectif de connaissance que dans la mesure où elles sont des attributs des fragments du monde matériel, qui sont toujours des objets au sens objectif et immédiat de ce mot (le problème est ici analogue au problème de l'« existence », au sens immédiat et indirect de ce mot, abordé plus haut) (p. 202).

Une fois ces précisions apportées, Schaff entreprend l'analyse de la situation sémiologique. À cette fin, il commence par examiner trois positions : celle d'Ogden et Richards, celle de Johnson et celle de Gardiner, pour ensuite pro-



poser, de la situation sémiologique, une description qui s'inspire fortement de celle de Gardiner :

*la situation-signe se produit lorsque deux hommes au moins communiquent entre eux en employant des signes afin de se transmettre mutuellement leurs pensées, sentiments, expressions de volonté, etc. . . se rapportant à un objet (univers du discours) auquel leur communication se rapporte. Autrement dit, à chaque fois que nous avons affaire au signe et à une situation-signe, le signe doit absolument se rapporter à quelque objet (de façon directe ou indirecte) et il est indispensable qu'il y ait au moins deux partenaires communiquant au moyen de ce signe : celui qui emploie le signe dans le but de transmettre sa pensée et celui qui le perçoit et l'interprète (et en conséquence le comprend) (p. 209).*

C'est au sein de cette situation sémiologique que se trouve la signification, qui est indissolublement liée au signe. En quoi consiste-t-elle ? Voici la liste des principales possibilités :

- 1° la signification est l'objet dont le signe est le nom;
- 2° la signification est une propriété des objets;
- 3° la signification est un objet idéal ou bien une propriété inhérente de la pensée;
- 4° la signification est une relation
  - a) entre les signes;
  - b) entre le signe et l'objet;
  - c) entre le signe et la pensée sur l'objet en question;
  - d) entre le signe et l'activité humaine;
  - e) entre les hommes qui communiquent entre eux au moyen de signes (p. 209).

1.7.3. Dans une section ayant pour titre *La signification en tant qu'objet réel ou idéal*, Schaff expose les trois premières acceptions.

Peut-on, en premier lieu, assimiler la signification à l'objet désigné ? On sait que Frege attribuait deux sens au mot signification, pour tenir compte du fait que deux expressions, en tant qu'elles désignent un même objet, ont la même signification alors que, quant à leur manière de désigner cet objet (« l'étoile du soir » vs « l'étoile du matin »), elles peuvent avoir une signification différente; dans le premier cas on parle de dénotation (Bedeutung) et dans le second, du sens (Sinn). Il y a donc un cas où la signification est identique à l'objet désigné, mais Schaff souligne qu'il s'agit d'un cas particulier, celui des noms, et qu'on aurait avantage à éviter l'équivocité en utilisant deux termes, par exemple « signification » et « désignation ».

Pour les défenseurs de la seconde acception, l'objet dont la signification est une propriété est un objet idéal, un concept : la somme des propriétés constituant l'essence du concept équivaut à la signification, qui est contenue dans l'objet, qui est cet objet (puisqu'elle équivaut à son essence).

Le principal représentant du troisième groupe, celui des théories concevant la signification comme un objet idéal ou comme une propriété inhérente de la pensée, est Husserl, un adepte de l'idéalisme objectif eu égard aux êtres idéaux et aux significations, puisqu'il affirme expressément l'existence des objets idéaux et qu'il prétend que la signification est un être idéal objectif. Partant d'actes individuels de compréhension de certaines expressions, Husserl extrapole ce qu'ils ont en commun après avoir rejeté leurs éléments variables liés aux individus ainsi qu'à la situation singulière du vécu : ce qui donne la prétendue signification idéale, propriété inhérente de la pensée, qui se manifeste dans les actes intentionnels grâce à l'appréhension immédiate, eidétique, de l'essence des choses. Or, selon Schaff,

les êtres idéaux, l'appréhension eidétique, la réduction eidétique et la réduction transcendentale, les actes intentionnels, etc. . . , sont des produits de conceptions antiscientifiques, des échos attardés de divers systèmes idéalistes (p. 226).

1.7.4. Il nous reste à examiner la signification en tant que relation. Cette conception comporte cinq variantes, dont Schaff étudie d'abord les quatre premières.

À propos de la conception lexicale, qui fait de la signification une relation entre des signes (la signification d'un mot consiste alors en sa traduction : par un mot de ma propre langue s'il s'agit d'un vocable d'une langue étrangère, ou par une définition s'il s'agit d'un terme de ma langue que je ne connais pas), Schaff se contente de noter qu'elle est très répandue et d'une considérable importance pratique.

Sur les conceptions de la signification comme relation entre le signe et l'objet, ou entre le signe et la pensée de l'objet, Schaff dit qu'il reviendra après avoir présenté les principes d'une théorie marxiste de la signification, « car c'est seulement dans ce contexte que nous pourrions apprécier correctement les avantages et les défauts des conceptions énumérées » (pp. 229-230).

Avant d'aborder ce contexte normatif, Schaff s'attarde toutefois à la conception biologique et à ses variantes, qui relie la signification aux réactions de l'organisme manifestées dans les actes ou dans l'activité humaine au sens large. Il passe en revue les théories de Pavlov, de Peirce, de Bridgman, de Russell, de Wittgenstein, de Schlick, de Carnap et de Morris. Bien qu'elles ne relèvent pas toutes du même courant philosophique, ces conceptions présentent le même type de solution du problème de la signification. S'opposant aux conceptions métaphysiques qui font de la signification un être idéal, et aux conceptions mentalistes qui placent la signification dans la vie spirituelle de l'homme et ne recourent qu'aux catégories psychologiques, elles présentent toutes la signification comme une relation entre le signe et les réflexes de l'organisme ou une réaction consciente sous forme d'une action déterminée suscitée par un signe donné. Une telle attitude présente un double avantage : d'une part l'opposition à la métaphysique platonisante et à l'intellectualisme idéalisant engendre une tendance à interpréter la signification comme une relation *sui generis*, d'autre part

elle inaugure une interprétation de la signification en termes de réactions objectives de l'organisme ou de l'activité consciente. Mais cette conception comporte aussi des insuffisances évidentes. Tout d'abord, ces théories tendent à fétichiser le signe : elles ne voient pas que la signification est d'abord une relation sociale entre des gens qui communiquent et agissent. En second lieu, ces théories, s'opposant à une conception unilatérale, versent dans l'extrême opposé et simplifient le problème à la manière béhavioriste; ce point de vue, en effet, ne peut rendre compte de la communication dans la sphère de l'abstrait, et la signification d'une oeuvre philosophique ou d'un poème lyrique, par exemple, lui échappe. On pourrait signaler d'autres insuffisances, incohérences, ou même simples erreurs de cette conception. « Toutefois, la meilleure critique d'une conception erronée consistera toujours à formuler une conception positive plus satisfaisante. C'est ce que nous allons nous efforcer de faire maintenant » (p. 243).

1.7.5. De la signification en tant que relation, il nous faut examiner une dernière variante, celle selon laquelle la signification est une relation entre des personnes qui communiquent. C'est dans ce cadre que Schaff entend présenter le point de vue marxiste. Son analyse se déroule en cinq étapes, dont nous ne retiendrons pas la dernière, consacrée à des problèmes spécifiquement linguistiques.

Il faut tout d'abord montrer que la signification est une relation entre des personnes qui communiquent, autrement dit qu'elle est indissociable de la situation sémiologique. Celle-ci comporte trois éléments indispensables : a) deux (classes de) personnes qui communiquent entre elles et donc qui pensent; b) une chose à laquelle le signe se rapporte; c) un signe au moyen duquel les pensées sont transmises. Or si l'on ne croit pas au mysticisme des significations « en soi » ou en tant qu'êtres idéaux, il faut reconnaître qu'il s'agit là d'un système de relations sociales, à l'intérieur duquel il faut définir cette relation particulière qu'est la signification. De ce réseau de relations, la plus décisive est la communication entre les hommes. En ce sens, la signification est d'abord une relation, ou un système de relations entre les hommes sur le plan psychologique. À ce niveau, on peut constater que la signification est

ce qui permet au signe de jouer son rôle d'intermédiaire dans le processus de la communication des hommes, c'est-à-dire dans le processus de la transmission de leurs pensées. Ce « *ce* » est un système complexe de rapports interhumains, qui permet à un objet matériel de devenir un signe (p. 247).

Mais, à un autre point de vue, les mêmes relations seront considérées dans la perspective du comportement objectif des gens dans leur activité. La signification appartient donc aux deux domaines, indissolublement liés, des activités humaines et de la pensée humaine, et c'est en respectant ce double aspect qu'on peut éviter l'écueil de l'intellectualisme, c'est-à-dire de l'absolutisation d'un des fragments de la situation sémiologique; objectif, l'intellectualisme considère les significations comme des êtres idéaux, tandis que dans sa version subjective et psychologisante il en fait une propriété de processus mentaux autonomes. Cependant, définir la signification comme un ensemble de rapports humains, cela ne résout pas l'ambiguïté du terme, qui peut encore correspondre soit à l'ensemble des relations

constitutives de la situation sémiologique, soit à l'une de ces relations ou à un rapport entre le signe et d'autres signes. Cette ambiguïté n'est toutefois pas nuisible si l'on recherche non une distinction pédante entre des nuances de sens, mais une théorie de la base sur laquelle reposent les significations. Or cet aspect du problème implique, et c'est la deuxième étape de la démonstration de Schaff, qu'on se prononce d'abord sur la genèse de la signification.

La genèse de la signification est liée à la pratique historico-sociale des hommes, dont le processus de la pensée est partie intégrante. Schaff précise qu'il s'agit ici de la signification des signes verbaux, dont dérivent tous les autres. Quand des hommes communiquent, le contenu intellectuel, « propriété privée » du sujet pensant, devient socialement communicable grâce au signe qui est compris de manière semblable à l'échelle sociale parce qu'à ce niveau il est lié à des processus de pensée semblables et à des réactions semblables sous forme d'actions. La genèse de la signification équivaut donc à celle d'une compréhension semblable du signe. Mais d'où provient la similitude des processus de pensée ? Vient en premier lieu le facteur sujet-objet-signes :

La signification du signe est inséparable de la pensée cognitive, qui est la réflexion subjective de la réalité objective (au sens spécifiquement philosophique du terme « réflexion ». . .). En un sens, la signification et la réflexion de l'objet dans la pensée coïncident (p. 251).

En tant qu'acte, la réflexion est une relation fort complexe car la signification, produit du processus cognitif de la réflexion de l'objet auquel se rapporte le signe, est aussi l'élément et l'instrument de ce processus : sans signe, pas de communication, ni même de pensée et de connaissance. À la base de la genèse de la signification, on retrouve donc le processus de réflexion généralisante de la réalité objective qui est à la base de la pensée conceptuelle et, dans les deux cas, la pratique historico-sociale de l'homme car, « du point de vue de la philosophie marxiste, il ne fait aucun doute que la pratique se trouve à la base du processus de la connaissance humaine, aussi bien au sens de sa genèse, de son but que du critère de sa vérité » (p. 252). Intervient également l'élément historique. Car si la signification est déterminée génétiquement par la pratique sociale, il s'ensuit que la variabilité historique de cette pratique doit avoir des répercussions sur les relations des significations qu'elle détermine : ce que confirment les recherches sémantiques qui fondent sur ce fait leurs hypothèses sur l'évolution des significations linguistiques. Génétiquement, la signification s'interprète donc « en tant que relations inter-humaines spécifiques donnant naissance à la réflexion de la réalité objective dans les esprits humains déterminée par l'activité pratique des hommes » (p. 253).

En troisième lieu, il convient d'explicitier le rapport entre signe verbal et concept. À ce problème il y a deux solutions : ou bien signification et concept sont des phénomènes différents entre lesquels il existe tel ou tel lien, ou bien il s'agit d'un même phénomène vu sous des aspects différents. Comme la première solution repose sur une « mystification », Schaff se propose de défendre la seconde en réfutant d'abord les arguments favorables à la première. On prétend que le contenu des concepts scientifiques est plus riche que celui des significations

courantes, ce qui prouverait qu'il s'agit de catégories différentes : mais c'est en fait à des termes scientifiques qu'il faut comparer les concepts scientifiques, et à des mots courants les significations courantes, de sorte que la comparaison sur laquelle repose l'argument est mal établie. On prétend que la signification d'un mot, parce qu'elle contient des éléments émotionnels ou esthétiques, est plus large que le concept : mais ici encore on oppose le concept scientifique à la signification courante du mot, et même à l'ensemble des processus psychiques qui se produisent en nous quand nous employons le mot. On prétend aussi que les mots existent longtemps, avec une signification invariable, tandis que les concepts varient : mais cet argument pose ce qu'il faut démontrer et contredit l'expérience des linguistes. La thèse de la différence catégorielle entre concept et signification n'est donc étayée par aucun argument convaincant. Ses tenants, qui affirment que le mot exprime ou réalise le concept, ou que le concept est à la base du mot, payent un double tribut : aux hypostases linguistiques et à l'idéalisme objectif d'une part, au nominalisme d'autre part : car ces formules présupposent que le concept existe avant la signification et indépendamment d'elle : or « cela relève de l'idéalisme le plus pur et c'est sans recours » (p. 260). Les logiciens présentent souvent la signification comme une catégorie objective. C'est ainsi qu'à la phrase et au jugement au sens psychologique, conçus comme unités fondamentales du jugement et de la pensée, certains croient nécessaires d'ajouter un jugement au sens logique en se fondant sur la distinction entre « token » et « type » : chaque phrase que je comprends, même si elle me donne une expérience spécifique et individuelle d'un certain jugement, possède un contenu commun qui permet à quelqu'un d'autre de comprendre sa signification. La situation est analogue dans le cas du mot et du concept, quand on fait jouer à celui-ci les deux rôles qui sont attribués au jugement. Pourtant, sauf pour l'idéaliste qui hypostasie les créations de son esprit, il n'y a là aucune raison de considérer le concept et la signification comme deux entités distinctes, car leur rapport s'explique autrement. Le psychologisme, qui centre l'attention sur le caractère personnel des processus psychiques, et l'antipsychologisme qui, dans son désir de souligner les éléments communs à ces processus, verse dans l'extrême opposé, sont également inacceptables pour un chercheur sérieux, puisque le premier relève le plus souvent de l'idéalisme subjectif tandis que le second s'adonne au « fidéisme » des « concepts-en-soi » ou des significations en tant qu'« êtres idéaux ». Mais le processus de la pensée est un processus de connaissance qui possède un caractère objectif, et il ne fait aucun doute, si l'on accepte le témoignage de la science,

que le processus de la pensée en tant que processus cognitif se déroule non seulement à l'aide de moyens linguistiques (signes verbaux) mais de plus, en *union organique* avec les processus linguistiques (. . .) on ne saurait séparer le processus de la pensée du processus de l'expérience linguistique, au contraire, nous avons toujours affaire au processus homogène pensée-expérience linguistique (p. 265).

Quand on pense, c'est au moyen d'une pensée totale qui prend toujours la forme d'un jugement plus ou moins développé, et donc d'une phrase qui en est inséparable. Jugement et phrase ne constituent donc pas deux catégories distinctes, deux entités séparées, dont la seconde serait l'expression *a posteriori* du

premier. Or cela vaut également pour ces éléments du jugement-phrased que sont les concepts-expressions verbales. Le contenu du concept et la signification du mot ne sont pas deux entités distinctes, correspondant à deux actes psychiques. Mais le concept n'est pas pour autant une fiction : « Par concept, nous entendons le même produit d'une réflexion généralisée de la réalité qui, considéré du point de vue de la communication entre les hommes, porte le nom de « signification » (p. 266). Leur différence provient de l'emploi de terminologies différentes et du fait qu'on aborde par divers côtés l'analyse du même processus cognitif. Reste à savoir comment s'effectue le passage de l'acte individuel d'expérimentation d'un concept ou d'une signification à la communicabilité intersubjective de cet acte et à sa répétition dans une même communauté linguistique. Or on peut constater que si chaque processus mental, en chaque processus de pensée, est individuel, et partant subjectif, il n'en est pas moins objectif, car il contient toujours la relation sujet-objet matériel. Pour expliquer l'itérabilité de ce processus, il suffit de tenir compte de ce que les actes cognitifs de sujets pourvus du même appareil de perception, et se rapportant à un même objet, sont les mêmes. Nous comprenons la même phrase de manière identique, parce que nous en connaissons les signes verbaux et qu'ils se relient en notre esprit à des représentations correspondantes qui se manifestent dans le processus de la réflexion cognitive de la réalité par l'esprit. Si ces actes contiennent d'autres expériences (liées à notre connaissance de l'objet, à nos émotions. . .), ils n'en possèdent pas moins un fonds commun qui les rends semblables et grâce auquel la compréhension des mots, sans être identique, est semblable. Cela vaut et pour la phrase comme « token », et pour la phrase comme « type » : quiconque dans l'avenir lira et comprendra la même phrase expérimentera un acte psychique semblable au nôtre. Dans sa totalité, l'acte psychique peut aussi comporter un contenu personnel, émotionnel ou esthétique, et si on appelle concept ou signification cet acte total, on en fait quelque chose de personnel : de subjectif et d'incommunicable. Mais cela est de l'arbitraire terminologique car, à l'origine, le concept et la signification désignent non pas la relation à laquelle est relié l'acte total, mais « des relations auxquelles sont reliés certains actes particuliers fondés sur le processus spécifique de l'abstraction » (p. 220). Et c'est quand on considère un produit de la pensée-langage du point de vue de la pensée ou du point de vue linguistique qu'il apparaît comme concept ou comme signification d'un mot : mais c'est là une différence de points de vue qui ne modifie pas leur identité fondamentale.

Dans une quatrième section, Schaff entreprend d'expliquer le mécanisme du lien entre le signe et la signification. Ce lien réside-t-il dans l'association, ou dans un acte intentionnel spécifique ? La réponse varie selon qu'il s'agit des signes verbaux ou des signes qui dérivent de ceux-ci. Tous les signes proprement dits sont en effet reliés à leur signification par association. Ce sont des signes artificiels et conventionnels, des porteurs matériels auxquels on associe de manière consciente et délibérée des significations toutes faites. Signe et signification sont ici autonomes, non liés par les règles du système en cause, et on peut, sans changer la signification, changer à volonté la forme du porteur matériel : si l'on remplace par un autre le panneau routier formé d'un triangle jaune bordé de rouge sur lequel

une ligne courbe noire est dessinée, la signification « attention, tournant dangereux », qui est celle d'un signe verbal donné, ne sera pas changée à condition de laisser intacte la convention. Or le mécanisme qui relie à la signification la représentation de ce signe est celui de l'association, formée en nous par la pratique liée à la connaissance du code. On pourrait analyser de la même manière chaque espèce de signal, de symbole ou de signe de remplacement *stricto sensu*, c'est-à-dire tous les cas où la forme du signe est jointe à la signification toute prête d'une expression verbale. Dans le cas des signes verbaux, cependant, l'associationnisme n'explique que les exceptions tels l'apprentissage de la langue par un enfant et l'étude d'une langue étrangère par un adulte. Toutes les autres tentatives d'expliquer par cette théorie la signification des signes verbaux ont été des échecs. En traitant les significations comme des images, des représentations, des idées associées aux sonorités des mots, elles négligeaient complètement la nature des processus linguistiques et mentaux :

Non seulement il n'y a pas de pensées existant indépendamment des sons du langage (ceci est lié au rôle du signe verbal dans le processus de l'abstraction au niveau de la pensée conceptuelle), mais de plus il n'y a pas de pensée qui soit indépendante d'un système de ces signes, autrement dit de la syntaxe, etc. . . . La tentative de ramener la signification des mots à l'association à des images d'objets ou des représentations, déjà extrêmement simpliste en ce qui concerne les noms, devient absolument inadmissible quand il s'agit d'expressions qui ne sont pas des noms et de combinaisons de signes un peu plus complexes (p. 275).

Mais si on rejette l'associationnisme, on ne doit pas pour autant se rabattre sur une conception intentionnelle de la signification. Qu'il nous suffise de constater que le lien entre son et signification dans les signes verbaux n'est pas un lien d'association, mais un lien *sui generis* : quand le philosophe a accompli les opérations préliminaires (rejeter les théories erronées, préciser le sens des termes, etc.), il doit, sur un problème de ce genre, laisser la parole à la recherche expérimentale, même si les résultats de la psychologie et de la physiologie du cerveau sont encore loin d'être satisfaisants.

1.7.6. En présentant les signes de substitution *stricto sensu* (icônes et écritures), Schaff déclarait que le seul problème grave était celui du mécanisme de la représentation d'un objet par un autre du point de vue des processus de la pensée : problème de signification, qui serait étudié au chapitre suivant. Or, après un long détour consacré à la signification, force nous est de constater que le mécanisme en question n'est pas propre aux signes de substitution *stricto sensu* : tous les signes dérivés, c'est-à-dire tous les signes autres que les signes verbaux, sont unis par association à leur signification. Autrement dit, nous retrouvons, au terme de la présentation de la typologie schaffienne des signes, la thèse qui commande l'articulation centrale de cette typologie : celle de la spécificité du signe verbal. Les signes verbaux doivent-ils, dans une typologie des signes, occuper la position privilégiée que leur assigne Schaff ? Pour répondre à cette question, il nous faut aborder la critique de sa classification des signes.

## II. CRITIQUE DE LA TYPOLOGIE DES SIGNES PROPOSÉE PAR SCHAFF.

Présenter en détail la conception d'un autre auteur, et sans épargner les citations, est une méthode familière à Schaff<sup>9</sup>, qu'il nous est apparu approprié d'utiliser à son égard. Le deuxième volet de cette méthode consiste à critiquer la conception que l'on a ainsi présentée. Après avoir proposé quelques définitions préliminaires, nous procéderons à cette critique en deux étapes : nous examinerons d'abord la typologie des signes non verbaux, puis nous discuterons la thèse de la spécificité des signes verbaux.

## 2.1. Définitions préliminaires.

Nous avons vu que, selon Schaff, le signe est un phénomène<sup>10</sup> qui, dans le processus de la communication et dans le cadre du langage des personnes qui communiquent sert à transmettre des pensées concernant la réalité. Mais il mentionne également d'autres facteurs dont cette définition ne tient pas compte. Par exemple, il admet que la distinction entre « sign-event » et « sign-design » (Carnap), ou encore entre « token » et « type » (Peirce), peut être utile; il s'en sert pour expliquer la différence que font certains auteurs entre un jugement psychologique et un jugement logique; et, quand il affirme qu'en chaque acte de connaissance il y a, en plus de ce qui fait sa spécificité, un fonds commun qui le rend semblable à d'autres actes de connaissance, et qu'il ajoute que cela vaut autant pour la phrase comme « sign-event » que pour la phrase comme « sign-design »<sup>11</sup>, il retient nommément cette distinction. Nous appelons « sinsigne »<sup>12</sup> la phrase ou le mot en tant qu'événements singuliers, et « signifiant »<sup>13</sup> la phrase ou le mot en tant que type; bien entendu, la portée de cette distinction est sémiologique, et non simplement linguistique, car elle vaut également pour les autres sortes de signes.

En parlant, comme nous venons de le voir, de la spécificité des actes de connaissance, par opposition à leur fonds commun; ou encore en disant que « le contenu intellectuel, qui est en quelque sorte la « propriété privée » du sujet pensant, devient socialement communicable par l'entremise du signe »<sup>14</sup>; ou en se demandant « comment se fait le passage de l'acte individuel d'expérimentation d'un concept ou d'une signification à la communicabilité intersubjective de cet

9. Cette méthode est très bien illustrée par l'article de SCHAFF sur *La grammaire générative et la conception des idées innées*, in *L'homme et la société*, n° 28, avril 1973, pp. 3-50.

10. Le mot « phénomène » remplace ici l'énumération « objet, état de chose ou événement »; SCHAFF lui-même utilise à l'occasion cette formulation simplifiée (cf. *Introduction à la sémantique*, p. 167).

11. *Introduction à la sémantique*, pp. 162-163; 261; 268.

12. C'est le terme qu'utilise Pierce pour désigner le signe qui est un objet ou un événement individuel (*Collected Papers*, v. VIII, n° 334).

13. D'abord utilisé par Ferdinand DE SAUSSURE pour décrire le signe linguistique (*Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, p. 99), ce terme fait maintenant partie de la terminologie sémiologique courante; voir par exemple : Roland BARTHES, « Éléments de sémiologie », in *Communications* n° 4, 1964, pp. 103 à 109; Luis J. PRIETO, *Messages et signaux*, Paris, P.U.F., 1966 pp. 28 à 43.

14. *Introduction à la sémantique*, p. 251.

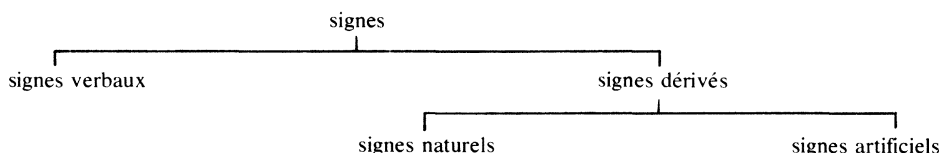


acte et à sa répétition à l'intérieur d'une même communauté linguistique »<sup>15</sup>, — Schaff pose une distinction entre une pensée individuelle, privée, que nous appellerons « l'état de conscience »<sup>16</sup>, et une pensée sociale, répétable, que nous nommerons le signifié »<sup>17</sup>.

En plus du s인signe, du signifiant, du signifié et de l'état de conscience, il nous faut également tenir compte de la réalité à laquelle le signe est censé se rapporter; afin d'uniformiser autant que possible la terminologie, nous utiliserons, en nous référant à une telle réalité, le mot « désigné ». La relation entre signe et désigné pourra dès lors être appelée « désignation ». Quant à la « signification », elle sera pour nous la relation entre signifiant et signifié. L'individu qui comprend un signe en sera l'interprète, et celui qui le produit volontairement en sera l'émetteur. Cela précisé, examinons tout d'abord la façon dont Schaff classe les signes non verbaux.

## 2.2. Critique de la typologie des signes non verbaux.

2.2.1. Schaff divise les signes en signes naturels et signes artificiels, puis subdivise ceux-ci en signes verbaux et signes dérivés. Étant donné l'importance qu'il accorde aux signes verbaux, l'on aurait pu s'attendre à ce que sa classification s'enclenchât comme suit :



Que les signes naturels soient tributaires des signes verbaux, cela n'est pas impossible si les signes naturels suscitent eux aussi une pensée et si la pensée est indissociable des signes verbaux. Or Schaff l'admet :

Du point de vue des processus naturels, la fonction d'un signe naturel est quelque chose de secondaire et est toujours reliée à un processus de connaissance et par conséquent à un processus de communication déterminé. Dans cette fonction, le signe naturel est — comme toute autre forme de signe — dérivé de la communication verbale, puisque la compréhension d'un signe naturel est toujours, en dernière analyse, fondée sur la pensée en termes et au moyen de signes verbaux.

Tous les signes, exceptés les signes verbaux, sont donc des miroirs réfléchissants, ils remplacent d'une manière ou d'une autre les signes verbaux et sont toujours traduits, lorsqu'on les interprète, dans le langage des mots (bien que cette traduction revête souvent une forme abrégée). Il en est ainsi parce que nous pensons toujours à l'aide du langage des mots (pp. 158-159).

15. *Ibidem*, p. 267.

16. L'expression est d'Eric BUYSENS (*Les langages et le discours*, p. 12).

17. Voir note 13.

Pourquoi Schaff ne tient-il pas compte de ces remarques en proposant ensuite sa typologie, et pourquoi ne fait-il pas des signes naturels une subdivision des signes dérivés ? L'eût-il fait que cela aurait soulevé d'autres problèmes. Par exemple, les signes artificiels auraient été présentés comme une subdivision des signes dérivés, alors que les signes verbaux sont manifestement des signes artificiels. De plus, comme c'est par association que les signes dérivés sont reliés à la signification (au sens de signifié), et qu'en conséquence on peut les changer par simple convention, il en serait résulté que les signes naturels seraient devenus conventionnels, et partant artificiels. Si donc on oppose les signes naturels aux signes artificiels, on masque le fait que les premiers sont censés être dérivés par rapport aux signes verbaux. Mais si, pour faire ressortir cette dérivation, on transforme en signes dérivés les signes naturels, du même coup, semble-t-il, on les détruit en tant que signes naturels.

Ce problème n'est pas le seul que suscite la typologie proposée par Schaff. Considérons, par exemple, la différence entre signe naturel et signe iconique : en tant que signe artificiel, l'icône s'oppose aux signes naturels; mais si l'icône est un signe qui ressemble à son désigné, l'empreinte d'un animal, signe naturel mais qui ressemble à son désigné, n'est-elle pas également un signe iconique ? Dans la typologie, les écritures, en tant que signes dérivés, s'opposent aux signes verbaux; comme les feux de circulation, comme les signes du deuil, comme les signaux routiers, l'écriture alphabétique se caractérise par le fait que le signe y est le support matériel de la signification, signification qui est autonome par rapport au signe qu'on peut changer par simple convention, et qui fonctionne comme le nom d'une pensée qui est toujours verbalisée<sup>18</sup>; mais si tel est le cas, comment devons-nous interpréter les affirmations à l'effet que les signes proprement dits comprennent d'une part les signes verbaux *et* leurs substituts écrits, d'autre part tous les autres signes<sup>19</sup>; que les signes verbaux *et* leurs substituts écrits occupent une place prépondérante dans la hiérarchie des signes à cause de leur rôle particulier dans le processus de la pensée et de la communication<sup>20</sup>; ou qu'il y a signe verbal quand on prononce certains sons ou qu'on écrit certaines lettres<sup>21</sup> ? La classe des signaux pose elle aussi plusieurs problèmes : si l'icône, en tant que signe de remplacement, s'oppose au signal, ne doit-on pas pourtant admettre que la croix qui désigne un croisement de chemin est à la fois signal et signe iconique ? Si l'écriture, en tant que signe de remplacement, s'oppose elle aussi au signal, ne doit-on pas cependant admettre que les légendes écrites de certains panneaux routiers, par exemple le signal d'arrêt, sont à la fois écriture et signal ? et si les icônes et les écritures, qui par définition remplacent des objets, peuvent servir de signal, peut-on continuer à opposer les signaux aux signes de remplacement ? Enfin, si l'on admet que certaines écritures, par exemple les hiéroglyphes et l'alphabet hébreux, ont un caractère iconique<sup>22</sup>, peut-on opposer les écritures aux icônes ?

18. *De la spécificité du signe verbal*, p. 331.

19. *Introduction à la sémantique*, p. 163.

20. *Ibidem*, p. 148.

21. *De la spécificité du signe verbal*, p. 332.

22. *Introduction à la sémantique*, p. 154.

2.2.2. D'où proviennent tous ces problèmes ? Un examen des principes sur lesquels repose la typologie, et la définition de chacune de ses articulations, devrait nous l'apprendre.

À propos des classifications d'Husserl, de Pierce, de Morris, de Bühler et de Stebbing, Schaff écrit :

À chacune de ces conceptions on peut reprocher soit l'absence d'un principe de division homogène, soit le chevauchement des extensions, soit le caractère incomplet de la classification soit enfin son caractère sans doute arbitraire<sup>23</sup>.

Un peu plus loin, il ajoute que sa classification est « fondée sur la fonction des signes dans le processus de la communication », et qu'il s'en tient à la classification la plus générale et la plus importante<sup>24</sup>. Cette typologie ne prétend donc pas être complète : mais son principe est-il homogène ? évite-t-elle le chevauchement des extensions et l'arbitraire ?

Examinons d'abord l'opposition entre signes naturels et signes artificiels. En elles-mêmes, ces deux expressions indiquent non une fonction, mais une différence d'origine entre certains signes qui proviennent de la nature et d'autres qui sont produits par l'art. Schaff, cependant définit les signes artificiels comme des signes produits consciemment par les hommes en vue de la communication, et en ce sens il y a bien une opposition de fonctions, entre signes qui servent à la communication et signes qui ne servent pas à la communication. Cette première articulation respecte donc le principe de la classification, mais les termes qui la décrivent prêtent à confusion. Si j'entends parler une personne sans la voir, sa voix peut me renseigner sur son sexe, son âge, son origine géographique, etc. : mais ces renseignements ne me sont pas transmis volontairement par la personne qui parle, et qui peut même ignorer que je l'écoute. De même, un graphologue peut interpréter des traits d'écriture sans que ces traits aient été produits pour lui transmettre les informations qu'il en tire. Pourtant, et les traits d'écriture, et la voix, sont des produits de l'activité humaine, donc des phénomènes artificiels. Les phénomènes qu'on interprète après coup, sans qu'ils aient été produits en vue de cette interprétation, peuvent donc provenir autant de la nature que de l'activité humaine. Tout en maintenant la distinction entre signes qui servent à la communication et signes qui ne servent pas à la communication, il vaudrait donc mieux ne pas retenir les étiquettes « signes naturels » et « signes artificiels ». Cela, cependant, ne résout pas tous les problèmes. Car si l'on pose une distinction entre des signes qui servent à la communication et d'autres qui ne remplissent pas cette fonction, peut-on encore prétendre, comme le fait Schaff, que la signification des indices (nous utiliserons désormais ce terme pour désigner les signes qui ne servent pas à la communication) est dérivée et qu'ils fonctionnent comme s'ils étaient des signes normaux, c'est-à-dire comme s'ils étaient produits consciemment pour communiquer une information à quelqu'un ? Pour répondre à une telle question, il nous faut aborder la définition du signe en général.

23. *Introduction à la sémantique*, p. 163.

24. *Ibidem*, p. 177.

Les signes qui servent à la communication, et les indices, devraient normalement constituer deux sortes de signes. Mais nous avons vu que Schaff définit le signe comme un phénomène qui, dans le processus de la communication et dans le cadre du langage des personnes qui communiquent, sert à transmettre des pensées concernant la réalité. Or une telle définition exclut les indices. Schaff, il est vrai, a prétendu que sa définition ne valait que pour les signes artificiels : mais, dans sa typologie, c'est bien le signe en général qui se subdivise en deux catégories dont l'une est constituée par les indices. Ou bien, donc, Schaff postule que tous les signes servent à la communication, et en ce cas la classe des indices devrait disparaître, ou bien il admet l'existence des indices, mais en ce cas sa définition du signe est trop étroite. Or la première partie de l'alternative est confirmée par les propos de Schaff sur la signification; il soutient en effet « que le signe et la signification sont des éléments du processus de la communication »<sup>25</sup>, que la signification est une relation entre des personnes qui communiquent<sup>26</sup>, et sa description de la situation sémiologique<sup>27</sup> retient les mêmes éléments que la définition du signe que nous venons de rappeler. « Un signe sans signification est un concept en soi contradictoire »<sup>28</sup> : mais si la signification est indissociable de la communication, la classe des indices, c'est-à-dire des signes qui ne servent pas à la communication, ne devient-elle pas en soi contradictoire ? Dans la typologie schaffienne des signes, les indices n'ont donc aucune place réelle, et c'est par un subterfuge qu'on les y maintient; prétendre, en effet, que les signes naturels fonctionnent « comme s'ils étaient des signes normaux » ne résout rien tant qu'on ne nous a pas montré que les indices servent réellement à la communication entre au moins deux personnes et qu'ils appartiennent, comme tous les autres signes proprement dits, à un « langage », c'est-à-dire à un système de signes. Or présenter une telle démonstration, ce serait prouver en même temps qu'il n'y a pas d'indices. Mais en l'absence de cette démonstration, l'application aux signes naturels de la notion de communication est arbitraire puisque, selon Schaff, il n'y a situation sémiologique, c'est-à-dire processus de communication, que « lorsque deux hommes au moins communiquent entre eux en employant des signes afin de se transmettre mutuellement leur pensées, sentiments, expressions de volonté, etc. . . se rapportant à un objet (univers du discours) auquel leur communication se rapporte. »<sup>29</sup>

L'articulation suivante oppose les signes verbaux aux signes dérivés. Comme nous avons convenu de réserver la discussion de la spécificité du signe verbal, il n'est pas question de récuser pour le moment cette subdivision des signes qui servent à communiquer. Certaines remarques, cependant, sont nécessaires. On notera tout d'abord que les expressions « signe verbal » et « signe dérivé » ne désignent pas des fonctions : pour préciser le rôle de ces deux sortes de signes, il faut donc se référer à leur description. Dans *l'Introduction à la sémantique*,

25. *Introduction à la sémantique*, p. 144.

26. *Ibidem*, pp. 245 à 248.

27. *Ibidem*, pp. 208-209.

28. *Ibidem*, p. 209.

29. *Ibidem*, p. 209

Schaff déclare que si l'on ne peut penser qu'en termes linguistiques, tout autre système de signes dépend du langage des sons, qu'il remplace, et dans lequel, au stade final, il est traduit.<sup>30</sup> Dans *Langage et connaissance*, nous apprenons que, sans signes linguistiques (pas nécessairement sonores), la pensée conceptuelle serait irréalisable<sup>31</sup>. Et dans l'article *De la spécificité du signe verbal*, il est précisé que, dans le cas des signes non verbaux, autrement dits des signes dérivés, le signe est le support matériel de la signification, laquelle est autonome par rapport au signe (une simple convention permet de remplacer celui-ci, et fonctionne comme le nom d'une pensée verbalisée; tandis que, dans le cas des signes verbaux, la signification, perçue simultanément aux sons ou aux lettres, est une pensée définie mais non autonome ni toute faite, et qui ne peut exister sans sa forme matérielle, car le signe verbal est l'unité d'une forme sonore et d'une pensée.<sup>32</sup> Les signes verbaux auraient donc pour fonction de rendre possible la pensée conceptuelle, tandis que le rôle des signes dérivés consisterait à remplacer les signes verbaux. Ce qui pose quelques problèmes. Qu'est-ce, en effet, pour un signe dérivé, que de remplacer un signe verbal ? Dans le code Morse, des points et des traits remplacent les lettres de l'alphabet qui, à leur tour, sont des substituts des phonèmes du langage verbal : dans les deux cas, il s'agit d'une relation entre des signifiants (plus précisément : entre des éléments de signifiants) appartenant à des codes distincts : le Morse, l'écriture alphabétique, le langage verbal. Mais si nous considérons deux panneaux routiers, l'un interdisant aux camions, et l'autre aux bicyclettes, d'emprunter une certaine voie, la situation est différente; le camion et la bicyclette silhouettés sur les panneaux sont en effet des signes iconiques, c'est-à-dire, selon la définition de Schaff lui-même, des signes qui fonctionnent sur la foi de leur ressemblance à l'objet qu'ils remplacent : la relation de substitution s'établit, cette fois, entre un signifiant et un désigné. Par contre, dans les mêmes panneaux, le signe de l'interdiction n'est pas iconique, c'est, au sens saussurien du terme, un signe arbitraire, et la relation, cette fois, se situe entre un signifiant et un signifié. Pourtant, selon Schaff, ces trois sortes de signes sont censées remplacer des signes verbaux. Or le signe verbal se compose, toujours selon Schaff, d'une forme sonore et d'une pensée. Mais nous venons de montrer que la substitution ne s'opère pas toujours au niveau de la forme sonore : reste donc qu'elle s'opère soit au niveau du signifié, soit tantôt au niveau du signifiant et tantôt au niveau du signifié. Cette seconde hypothèse, cependant, ne convient guère : d'une part la notion de substitution serait ambiguë, d'autre part, la forme sonore et le concept étant indissociables, on ne voit pas comment on pourrait remplacer le signifiant sans remplacer le signifié, et inversement. Mais cette dernière remarque règle également le sort de la première hypothèse : le signe dérivé ne peut pas remplacer le seul signifié, sauf à renoncer à l'indissolubilité de la forme sonore et de la pensée dans le signe verbal. Force nous est de conclure que le signe dérivé ne peut remplacer le signe verbal que dans sa totalité. Nous revenons ainsi au point de départ, mais avec une conscience plus nette des enjeux.

30. P. 149.

31. P. 177.

32. Pp. 329-330.

Nous pouvons en effet constater que le caractère dérivé des signes non verbaux repose sur la seule affirmation de l'unité indissoluble du signifiant et du signifié dans le signe verbal; que l'affirmation globale de ce caractère dissout la spécificité des signes que l'on considère habituellement comme dérivés, tels ceux de l'écriture alphabétique, pour les mettre sur le même plan que tous les autres signes non verbaux; et que l'explication de la dérivation, qui est claire dans le cas des signes de l'écriture, où l'on peut constater la correspondance conventionnelle entre telle lettre et tel phonème, devient mystérieuse dans le cas de certains signes iconiques, qui par définition remplacent un désigné, mais dont on est obligé de dire qu'ils remplacent aussi un signe verbal. La notion élargie de dérivation nous apparaît donc problématique. Il en va de même des définitions du signe verbal et du signe dérivé par rapport au signe en général. Le signe en général est, on s'en souvient, un phénomène qui, dans le processus de la communication et dans le cadre du langage des personnes qui communiquent, sert à transmettre des pensées concernant la réalité; le signe verbal, lui, est l'union indissoluble d'une forme sonore et d'une pensée, tandis que le signe dérivé est le support matériel d'une signification autonome. Pour reprendre le vocabulaire que nous avons mis en place au commencement de cette section, le signe en général et le signe dérivé sont des signifiants (ou des sinsignes : les définitions de Schaff occultent la différence entre l'un et l'autre), tandis que le signe verbal est l'union d'un signifiant et d'un signifié. Mais si le signe en général est un signifiant, comment le signe verbal, en tant que classe particulière de signes, peut-il être à la fois signifiant et signifié ? Si le signe en général est le phénomène qui transmet des pensées, comment le signe verbal peut-il être à la fois le phénomène et la pensée ?<sup>33</sup> Et comment peut-on définir le signe dérivé comme le support matériel d'une signification autonome, quand on soutient par ailleurs que la signification est indissociable de la forme sonore matérielle, de sorte qu'on devrait dire que le signe dérivé est le support matériel du support matériel de la signification ? Tant que l'on s'en tient à la spécificité des signes verbaux telle que la présente Schaff, il est à notre avis impossible de résoudre ces problèmes.

Mais puisque nous admettons provisoirement la spécificité des signes verbaux, nous ferons comme si ces problèmes étaient résolus et passerons à l'examen de la subdivision des signes dérivés en signaux et signes de remplacement. Selon Schaff, cette articulation est fondée sur la fonction des signes dans le processus de communication : les signaux ont une influence directe sur l'activité humaine, tandis que les signes de remplacement remplacent des objets, des états de choses ou des événements. Plus précisément, est signal, comme nous l'avons vu, tout signe dont le but est de déclencher, de changer ou d'arrêter une action; un tel signe, qui repose nécessairement sur une convention explicite, remplace les signes verbaux appropriés selon un code pré-établi et n'apparaît qu'occasionnellement, en relation avec l'activité projetée. Admettons

33. Parler de transmission directe dans un cas, de transmission indirecte dans l'autre, ne résoudrait pas le problème, car l'expression « transmettre des pensées », tout comme les expressions « exprimer un concept » et « réaliser un concept » (que critique SCHAFF), présuppose l'autonomie et l'antériorité de la pensée.

qu'influencer directement l'activité humaine et remplacer quelque chose soient deux rôles différents : il n'en restera pas moins une distinction importante entre la présente subdivision et les deux précédentes; dans ces deux dernières, en effet, un même signe ne pouvait pas à la fois servir à communiquer et ne pas servir à communiquer, ou encore être un signe verbal et remplacer un signe verbal, tandis qu'il n'est pas évident qu'un signe qui influence directement l'action ne puisse également remplacer quelque chose. Examinons séparément le cas des signes verbaux et celui des signes de remplacement. En tant que signe dérivé, c'est par définition que le signal remplace un signe verbal : en ce sens, il est donc aussi un signe de remplacement; mais cette objection ne suffit pas, car les signes de remplacement, tels que les définit Schaff, se substituent non seulement à des signes verbaux, mais aussi à autre chose : une notion abstraite dans le cas du symbole, un désigné dans le cas de l'icône, les sons du langage verbal dans le cas des écritures. Mais, par le fait même qu'ils remplacent des signes verbaux, on voit mal comment les signaux peuvent exercer une influence *directe* sur l'activité : nous reviendrons sur ce point un peu plus loin. Par ailleurs, nous avons vu que le signal est censé remplacer des signes verbaux appropriés selon un code pré-établi : mais en quoi consiste ce code ? Dans le cas de l'écriture alphabétique, par exemple, nous savons que, par convention, telle lettre remplace tel phonème de telle langue : existe-il une convention analogue dans le cas des signaux ? Pensons à la signalisation routière, que Schaff range expressément dans le classe des signaux<sup>34</sup>, et reprenons nos exemples des panneaux interdisant aux camions ou aux bicyclettes d'emprunter une voie donnée. Le camion ou la bicyclette sont ici des signes iconiques. Imaginons maintenant deux autres panneaux sur lesquels on lirait : « interdit aux camions » dans un cas, et « interdit aux bicyclettes » dans l'autre. Un conducteur allemand, ou italien, ou grec, qui ignorerait le français, ne pourrait interpréter correctement ces deux derniers panneaux. Par contre le même conducteur, s'il connaît le code de la route, interprétera correctement les deux premiers. N'en résulte-t-il pas que les signaux routiers iconiques sont compréhensibles indépendamment des signifiants de la langue parlée par le conducteur ? S'il y a un code, ce n'est donc pas, comme dans le cas de l'écriture, un code qui nous apprendrait à remplacer tel signifiant linguistique par tel signe iconique. Dira-t-on alors que le code définit la relation entre le signifiant iconique et son signifié ? Le problème que suscite une telle réponse est que, d'après Schaff, tous les signes dérivés remplacent des signes verbaux et que le signe verbal est l'union indissoluble d'un signifiant sonore et d'un signifié : comment une icône qui est indépendante des signifiants de ma langue, puisque quelqu'un qui parle une autre langue peut la comprendre tout aussi bien, peut-elle remplacer les signifiés et les signifiants de ma langue ? Le rapport entre signes verbaux et signes dérivés devient de plus en plus mystérieux. Mais contentons-nous d'enregistrer ce problème et abordons l'opposition entre signaux et signes de remplacement. Schaff admet que les signes de remplacement puissent exercer une influence sur le comportement, mais il prétend que cette influence est alors indirecte, tandis que dans le cas des signaux elle serait directe. Pourtant, dans la mesure où les signaux

34. *Introduction à la sémantique*, p. 168.

remplacent des signes verbaux, leur influence n'est-elle pas aussi indirecte ? Et, dans le cas des signes de remplacement, comment pourrions-nous rendre compte des signaux iconiques qui, en tant que signaux, sont censés exercer une influence directe sur le comportement, mais, en tant que signes de remplacement, ne peuvent avoir d'influence qu'indirecte ? Force nous est de conclure que l'opposition entre signaux et signes de remplacement n'est pas étanche. Et cela s'explique. Dans le cas des signaux, il s'agit d'une relation entre le signe et l'interprète. Dans le cas des signes de remplacement, par contre, la relation s'instaure, selon la nature de l'objet remplacé, entre le signe et le signifié (dans le symbole), le signe et le désigné (l'icône) ou le signe et le signifiant d'un autre signe (les écritures). Or pourquoi un même signe ne pourrait-il, à un certain point de vue, remplacer un désigné, et à un autre point de vue, exercer une influence directe sur l'activité humaine ? Il n'y a pas d'incompatibilité entre ces deux rôles, pour la simple raison que leur opposition procède de points de vue différents. Par ailleurs, si l'on voulait adopter un principe de division homogène, il faudrait choisir l'un ou l'autre de ces points de vue. Or, au niveau de la relation entre le signe et l'interprète, l'influence sur l'action n'est pas le seul type de rapport social qui soit instauré par le processus de communication, et ce même au niveau de la signalisation routière, où nombre de panneaux servent à l'information : ceux, par exemple, qui identifient un comté ou une ville, ceux qui désignent les diverses routes, ceux qui signalent les endroits où l'on peut trouver de la nourriture, etc. S'il est vrai, comme l'affirme Eric Buyssens, que les procédés de communication servent non seulement à enjoindre, mais aussi à informer, à interroger ou à interpeller<sup>35</sup>, il nous faut admettre qu'une typologie qui, au niveau de la relation entre le signe et l'interprète, ne retient que les injonctions relatives à l'action, — est incomplète.

Les signes de remplacement comprennent les symboles et les signes de remplacement *stricto sensu*, ceux-ci se subdivisant en icônes et en écritures. Le symbole est un objet matériel qui représente un objet idéal, une notion abstraite, selon une convention fondée sur une représentation qui en apparence fait appel aux sens, tandis que le signe de remplacement au sens strict est un objet matériel qui remplace un autre objet matériel en vertu soit d'une ressemblance (l'icône) soit d'une convention (les écritures). On peut se demander tout d'abord si ces trois sortes de signes s'opposent réellement par leurs fonctions : toutes trois, en effet, ont pour rôle de remplacer un objet, et c'est par la nature de l'objet représenté qu'elles se distinguent; ici encore, donc, le critère fonctionnel ne serait pas appliqué. De plus, la notion d'objet est ambiguë : dans le cas du symbole, qui représente une notion abstraite, l'objet est un signifié; dans le cas de l'icône, l'objet est un désigné; et dans le cas des écritures, il s'agit d'un signifiant ou d'un sinsigne (les écritures « remplacent les sons du langage, groupes de sons, mots entiers, phrases, etc. . . »<sup>36</sup>); or une telle disparité de points de vue ne peut que susciter de multiples problèmes, puisque les oppositions qu'elle engendre ne se

35. *Les langages et le discours*, p. 10. PRIETO (*Messages et signaux*, pp. 9-10) s'en tient à trois fonctions : informer, interroger et ordonner.

36. *Introduction à la sémantique*, p. 170.



situent pas au même niveau. Commençons par le cas du symbole, qui a été défini comme un objet matériel remplaçant une notion abstraite. Le fait d'être un objet matériel n'est pas propre au symbole, et Schaff le reconnaît lui-même lorsqu'il dit que cette caractéristique est commune à tous les signes qui, sans elle, ne pourraient être perçus et remplacer quoi que ce soit d'autre<sup>37</sup>. Qu'est-ce alors qui fait la spécificité du symbole ? Nous avons vu, dans la première section, que, selon Schaff, la spécificité du symbole tient à ce qu'il est en général une image optique; suivait alors une longue énumération d'exemples, parmi lesquels on retrouvait la métaphore, la mythologie, la légende, les symboles liés au mouvement ou à l'odorat, et des symboles sonores comme le glas : autrement dit, les exemples énumérés prouvaient que le symbole n'est pas seulement une image optique et que d'autres types d'images sensorielles peuvent constituer des symboles. On notera d'ailleurs qu'en prétendant que le symbole est une image optique, Schaff amorçait une typologie fondée sur la nature du sursigne, mais sans épuiser systématiquement les diverses possibilités de ce critère. La guerre est-elle une notion abstraite ? On peut en douter puisque Schaff présente Mars, habituellement considéré comme le symbole de la guerre, comme symbolisant la guerre *et le courage*. En quel sens, d'ailleurs, Mars constitue-t-il un objet matériel ? Enfin, est-il légitime de prétendre que le symbole représente une notion abstraite ? En vertu de la thèse de la spécificité du signe verbal, l'idée abstraite ne peut exister sans sa contre-partie sonore; il en résulte qu'à strictement parler le symbole représente non une notion abstraite mais un signe verbal : mais, ce disant, sa spécificité s'évanouit, il n'est rien de plus qu'un signe dérivé. Que si, à l'intérieur des signes verbaux, et pour caractériser le symbole, on voulait prétendre que les uns ont un signifié abstrait, et les autres un signifié qui n'est pas abstrait, il faudrait justifier cette opposition entre deux sortes de signifiés, puis l'utiliser systématiquement; au lieu de quoi Schaff définit les icônes et les écritures en adoptant, comme nous l'avons vu, d'autres points de vue. Des points de vue eux aussi hétérogènes. Un objet en remplace un autre par ressemblance dans un cas, par convention dans un autre : mais ce n'est pas le même type d'objet qui est remplacé, de sorte qu'il n'y a pas d'opposition véritable entre les icônes et les écritures; la notion d'écriture iconique n'est donc pas contradictoire, et Schaff lui-même reconnaît par ailleurs son existence lorsque, voulant expliquer pourquoi il préfère l'expression « signes artificiels » à l'expression « signes conventionnels », il précise, comme nous l'avons déjà mentionné, que certains signes artificiels ne sont pas conventionnels, à savoir les icônes, dont la gradation s'étend « depuis la ressemblance naturelle d'une photographie, par exemple, jusqu'au caractère conventionnel des hiéroglyphes ou d'autres signes semblables de l'écriture »<sup>38</sup>. Cet exemple de la photographie nous permet de souligner un autre point; selon Schaff, tout signe (artificiel) est dans un rapport déterminé « avec d'autres signes avec lesquels il forme un système linguistique dont le contexte permet seul de le comprendre »<sup>39</sup> : mais quel est, dans le cas d'une

37. *Ibidem*, p. 173.

38. *Introduction à la sémantique*, p. 154, n° 3.

39. *Ibidem*, p. 161.

photographie, ce système linguistique ? Si l'on peut comprendre une photographie sans la mettre en rapport avec d'autres photographies, il en résulte ou bien que cette photographie n'est pas un signe (et Schaff prétend le contraire), ou bien que la définition schaffienne du signe est trop restrictive (ce que nous avons déjà pu constater à propos des indices).

Il serait possible de soulever d'autres problèmes encore, mais ce qui précède suffit à montrer qu'aucune des subdivisions du signe que nous propose Schaff ne résiste à l'analyse, sauf l'opposition entre signe verbal et signe dérivé. Et si cette opposition, à l'égard de laquelle nous avons déjà émis quelques réserves, a néanmoins résisté jusqu'ici, c'est parce que nous avons convenu de ne pas la contester d'emblée. Il est temps, maintenant, de renoncer à cette convention et de nous attaquer au problème de la spécificité du signe verbal.

### 2.3. Critique de la thèse sur la spécificité des signes verbaux.

2.3.1. Selon Schaff, la philosophie ne doit pas énoncer de thèses contradictoires avec celles des sciences exactes à l'étape actuelle de leur évolution<sup>40</sup>. Or, à propos des rapports entre langage et pensée, Schaff lui-même reconnaît, comme nous l'avons vu, que la science ne fournit pas au philosophe la réponse qu'il espère. La thèse que défend Schaff est donc en fait une hypothèse d'ordre philosophique, dont il importe d'examiner les fondements.

2.3.2. Nous montrerons tout d'abord que la thèse de la spécificité du signe verbal demeure, malgré les efforts de Schaff, une simple affirmation.

Cela était déjà évident dans l'*Introduction à la sémantique*, et nous l'avons alors souligné<sup>41</sup>. Mais il en va de même dans *Langage et connaissance*, ainsi que dans l'article *De la spécificité du signe verbal*.

Dans le premier de ces textes, Schaff commence par dissiper un certain nombre de malentendus. Il précise en premier lieu que l'unité du langage et de la pensée n'est pas une identité : si la spécificité de la pensée humaine réside en son caractère conceptuel, lié au langage en tant que système de signes, elle englobe aussi l'imagerie qu'elle a héritée de l'étape prélinguistique de l'orientation animale dans le monde et, à ce niveau, elle échappe au processus purement linguistique. On peut constater que le lien entre pensée conceptuelle et langage est ici simplement réaffirmé. À propos du second malentendu, Schaff déclare qu'il est faux que l'on puisse penser à l'aide de pures associations d'images, le langage ne servant qu'après coup à la communication; il réfute cette erreur en montrant que la pensée verbale intervient aussi en d'autres moments du processus cognitif, par exemple quand le savant formule son objectif scientifique : or montrer que la pensée intervient en d'autres moments du processus scientifique, cela ne prouve pas que la pensée est de nature verbale, sauf à le présupposer. À propos de la supposée pensée non verbale de la création artistique (troisième malentendu), Schaff

40. *Langage et connaissance*, p. 138.

41. Cf. *supra*, p. 62.

prétend que cette thèse contient deux erreurs : d'une part un emploi équivoque du mot « pensée » pour désigner des états affectifs, d'autre part une conception superficielle du rapport de la création à la pensée, car la création recourt aussi à un langage technique qui est en rapport avec le langage verbal, et elle englobe à titre de partie intégrante le langage de la réflexion à laquelle l'artiste procède sur sa propre création : mais n'y a-t-il pas autant d'équivoque à appeler « pensée » et l'imagerie prélinguistique de l'orientation animale dans le monde, et la pensée conceptuelle humaine ? dire que la création artistique implique un langage technique (comme la notation musicale) qui est « toujours en rapport avec le langage verbal », n'est-ce pas présupposer que tous les signes dérivent des signes verbaux et que ceux-ci sont indissolublement liés à la pensée ? et prétendre que la réflexion de l'artiste sur son oeuvre est un langage, n'est-ce pas encore présupposer que la pensée et le langage verbal sont indissociables ? Contre l'argument fondé sur la pluralité et la variabilité des langues (quatrième malentendu), Schaff fait valoir 1° que prétendre qu'une même pensée peut être exprimée par diverses langues, c'est impliquer ce qu'il faut prouver : le dualisme de la pensée et du langage; 2° que le phénomène de la néologie prouve non pas l'existence d'une pensée préalable, mais la nécessité de saisir les phénomènes nouveaux de la réalité en de nouveaux contenus de langue et de pensée; 3° que décrire l'apprentissage d'une langue comme le fait d'associer ses expressions à la pensée, c'est encore impliquer ce qu'on veut prouver, à savoir l'existence d'une pensée préalable à son expression; et 4° que l'affirmation que la symbolique mathématique internationale permet aux mathématiciens de penser sans l'aide du langage a le double tort d'identifier tout langage à la langue ethnique et d'ignorer le lien génétique et substantiel des symboles mathématiques au langage verbal courant. Malheureusement, les contre-arguments de Schaff impliquent eux aussi ce qu'il faut prouver, à savoir le monisme initial de la pensée et du langage et le caractère dérivé des autres « langages » par rapport au langage verbal : si l'on n'admet pas d'emblée ces deux thèses, les contre-arguments établissent seulement que la perspective dualiste n'est pas plus démontrée que la perspective moniste. Quant au phénomène de la transparence des mots à la signification (cinquième malentendu), il permet, d'après Schaff, de conclure non à l'existence d'une pensée averbale, mais au fait qu'en pensant on perd de vue les signes verbaux avec lesquels on opère : ici encore, la thèse moniste est manifestement présupposée. La sixième erreur que dénonce Schaff consiste à admettre l'unité du langage et de la pensée et le dualisme de leurs fonctions : mais, rétorque-t-il, on ne peut opposer la fonction cognitive de la pensée à la fonction communicative du langage, car le langage est aussi nécessaire à la fonction communicative; et il est faux de soutenir que la pensée est individuelle et subjective tandis que le langage serait social, car la pensée est socialement conditionnée et peut influencer la société, tandis que le langage est le moyen de pensée des individus. Ces deux derniers arguments présupposent eux aussi l'unité du langage et de la pensée. Les arguments qu'utilise Schaff pour manifester les six « erreurs » de la position dualiste présupposent donc tous la thèse de l'unité organique du langage et de la pensée. Si Schaff démontrait ensuite cette thèse, ses arguments seraient confirmés *a posteriori*, mais il se contente de réitérer sa propre position : « Nous

*affirmons* donc que la pensée et l'utilisation du langage constituent, dans les processus de la connaissance et de la communication, les deux éléments indissociables d'une unité »<sup>42</sup>.

Dans *De la spécificité du signe verbal*, Schaff, comme nous l'avons vu, soutient que le lien entre le son et la signification du mot n'est pas naturel : c'est un lien *sui generis*; il explique ensuite la nature de ce lien en soulignant la différence entre les signes non verbaux et les signes verbaux : dans les signes non verbaux, le signe est le support matériel de la signification, celle-ci est autonome par rapport au signe (qu'une simple convention permet de remplacer) et elle fonctionne comme le nom d'une pensée qui est toujours verbalisée; dans les signes verbaux par contre, la signification est une pensée définie, non autonome ni toute faite, et qui ne peut exister sans la forme matérielle du mot : le signe verbal est l'unité de sa forme sonore matérielle et de sa signification ou pensée. Il nous suffira de noter qu'ici encore la spécificité du signe verbal est tout simplement affirmée et que c'est sur la foi de cette affirmation que les signes verbaux sont opposés aux signes non verbaux.<sup>43</sup>

La spécificité du signe verbal demeure donc dans les textes de Schaff, une hypothèse philosophique souventes fois réitérée, mais non démontrée. Pourquoi fonder une typologie des signes sur un socle aussi fragile, et avec une telle insistance ?

2.3.3. Nous avons vu que Schaff utilise la distinction entre sinsigne et signifiant (entre « token » et « type »), mais sans la mettre en évidence dans sa définition du signe. Il a plutôt tendance à décrire le signe verbal comme l'union d'un son et d'une signification, en occultant la différence entre le sinsigne sonore et le signifiant.<sup>44</sup> Si nous pouvions comprendre la cause de cette occultation, cela nous mettrait sur la piste des raisons profondes pour lesquelles Schaff défend avec tant d'ardeur la spécificité du signe verbal.

Dans le *Cours de linguistique générale*, Ferdinand de Saussure déclare :

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens; elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler « matérielle », c'est seulement dans ce sens et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait.<sup>45</sup>

Pour Saussure, l'image acoustique et le concept, ou encore le signifiant et le signifié, constituent une unité organique : à cet égard il est, comme Schaff, parti-

42. *Langage et connaissance*, p. 194. C'est moi qui souligne.

43. Sur les inconvénients engendrés par une telle conception des signes non verbaux (autrement dit, des signes dérivés), cf. *Supra*, pp. 83-85.

44. « Il y a encore un point à signaler ici : le caractère arbitraire du lien entre le son et la signification. Cette thèse a été avancée par de SAUSSURE qui se référerait à WHITNEY. Il convient cependant de souligner que de SAUSSURE, tout en proclamant l'arbitraire du lien entre *signifiant* et *signifié* (. . .) constate toutefois que par rapport au groupe linguistique donné le choix du signifiant n'est pas libre mais qu'il est socialement conditionné. » (*Introduction à la sémantique*, p. 185). Il est clair que le son et le signifiant sont ici pris l'un pour l'autre.

45. Paris, PAYOT, 1967, p. 98.

san d'une conception bifaciale du signe linguistique. Chez les deux auteurs, l'une des deux parties du signe est le concept. Mais c'est par rapport à l'autre partie du signe qu'il y a mésentente : pour Schaff, cette autre partie est le son, tandis que, selon Saussure, il s'agit de l'image acoustique. Il en résulte que, pour Saussure, le signe linguistique est une entité complètement psychique : ce que Schaff ne saurait admettre. La distinction entre le son et l'image acoustique permet à Saussure de dématérialiser le signe. Mais Schaff se doit d'occulter cette distinction, car il a besoin du son pour matérialiser la pensée. Il s'agit d'une décision ontologique dont les présupposés sont d'ordre idéologique.

Nous avons vu qu'avant de décrire la situation sémiologique, Schaff précise qu'il utilise les mots « existe » ou « est » dans un sens matérialiste : ce qui existe a un caractère matériel, existe indépendamment du sujet connaissant et constitue un stimulus extérieur de nos expériences sensorielles; quant aux rapports et aux relations entre les choses, quant à leurs propriétés et à leurs particularités, quant aux processus et aux événements, aux attitudes et aux activités, ce n'est qu'indirectement qu'ils existent, et c'est en ce sens indirect qu'existent les concepts et les significations. La pensée serait donc « quelque chose qui se rapporte aux choses ». Or, dans le processus sémiologique, il n'y a que trois « choses » au sens matériel du terme : le sinsigne, l'interprète et le désigné. Pour que la chose à laquelle se rapporte la pensée soit le désigné, il faudrait qu'à tout signe corresponde une chose matérielle : ce que Schaff n'admet pas puisque, d'après lui, il n'y a désignation que dans le cas des noms (*Introduction à la sémantique*), pp. 211-212). La « chose » à laquelle se rapporte la pensée serait-elle donc l'interprète ? Schaff aborde ce problème lorsqu'il définit la signification comme une relation psychologique, liée à la pensée et à l'activité humaines, entre les personnes qui communiquent; il précise que la genèse de la signification est liée à la pensée cognitive, c'est-à-dire à la réflexion subjective de la réalité objective déterminée par l'activité pratique des hommes : individuel et subjectif, chaque processus de pensée est en même temps objectif, puisqu'il contient la relation sujet-objet matériel, et son itérabilité s'explique par le fait que les actes cognitifs de sujets disposant du même appareil de perception, et se rapportant à un même objet, sont les mêmes. Cette explication, comme on peut le constater, repose sur la relation entre la pensée et le désigné : pour rendre compte de la signification en tant que relation psychologique entre des personnes qui communiquent, il faut faire intervenir la pensée; mais pour que la pensée soit objective, il faut qu'elle soit en rapport avec quelque objet matériel, c'est-à-dire avec le désigné; ce qui nous reporte à la première hypothèse, dont nous avons déjà pu souligner l'insuffisance. Il reste donc une seule possibilité : la chose matérielle à laquelle se rapporte la pensée est le sinsigne. Voilà sans doute pourquoi, en insistant sur le caractère objectif de la pensée en tant que processus cognitif, Schaff lie ce caractère objectif au lien organique de la pensée avec les processus linguistiques (cf. *supra*, p. 76). Cela explique aussi pourquoi, en abordant ensuite l'étude du mécanisme qui relie le signe à la signification, il est obligé de réaffirmer que, dans le cas des signes verbaux, ce lien n'est pas un lien d'association, mais un lien *sui generis*, sans pouvoir expliquer en quoi consiste ce lien et en laissant aux sciences

expérimentales la tâche de fournir cette explication. La thèse de la spécificité des signes verbaux apparaît donc, chez Schaff, comme la clef d'une classification des signes cohérente avec le point de vue matérialiste du marxisme.

### III. CONCLUSION

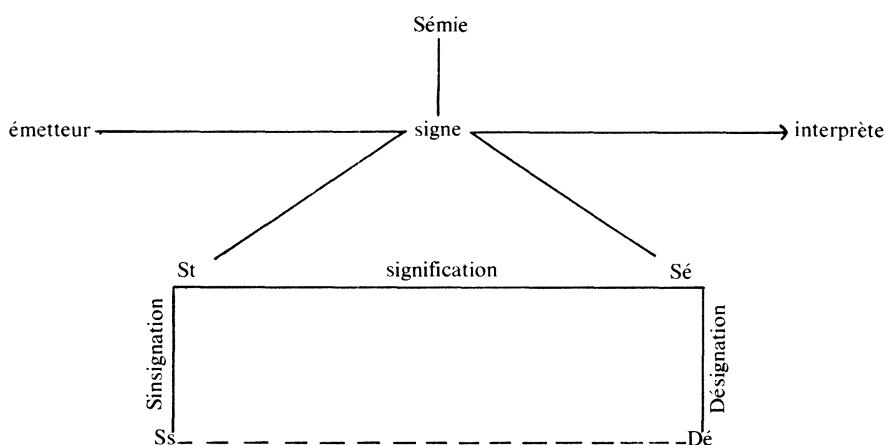
Mais une classification des signes cohérente avec le point de vue matérialiste du marxisme n'est pas pour autant cohérente du point de vue sémiologique. Pour assurer cette cohérence idéologique, Schaff est obligé de postuler l'union indissoluble du langage des sons et de la pensée, et partant la spécificité absolue des signes verbaux. Mais, à trop insister sur la spécificité des signes verbaux, il perd de vue celle des autres sortes de signes : d'où le foisonnement de problèmes que suscite sa typologie. Celle-ci ne constitue donc pas un fondement adéquat pour les études sémiologiques.

De cette typologie, l'examen permet toutefois de dégager, par implication, les conditions nécessaires à la construction d'une classification des signes proprement sémiologique. Tout d'abord, une classification sémiologique devrait s'interdire le recours à tout postulat idéologique; car si nous récusons le postulat matérialiste de Schaff, ce n'est pas pour lui substituer quelque forme d'idéalisme, mais à cause des incohérences qu'il introduit dans la typologie et parce que ce n'est pas au sémiologue qu'il appartient de trancher le débat entre matérialisme et idéalisme. Or si l'on neutralise le postulat matérialiste, la spécificité radicale des signes verbaux par rapport à la pensée cesse d'être une nécessité *a priori*, et il devient possible de considérer la spécificité qui caractérise chaque sorte de signe. Pour nous en tenir à l'énumération proposée par Schaff, il nous faut rendre compte des indices (ou signes « naturels », des signes verbaux, des signaux, des symboles, des icônes et des écritures. Mais comment procéder ?

D'après Schaff, il faut, comme nous l'avons vu, utiliser un principe de division homogène, éviter le chevauchement des extensions, le caractère incomplet de la classification et son caractère arbitraire. Malheureusement, nous avons dû constater que le principe de division que manipule Schaff n'est pas homogène : si l'on peut admettre que c'est bien par rapport à la fonction des signes dans le processus de communication que sont apposés les signes naturels et les signes artificiels, les signes verbaux et les signes dérivés, les signaux et les signes de remplacement, il n'en va pas de même dans le cas de l'opposition entre symboles et signes de remplacement *stricto sensu*, non plus que dans l'opposition entre icônes et écritures; de plus, même dans les cas où le principe fonctionnel est appliqué, le fait de l'utiliser par rapport à des points de vue différents mais non reconnus comme tels engendre des oppositions arbitraires et des chevauchements d'extensions. Comment résoudre ces problèmes ?

Avant de formuler nos critiques de la typologie schaffienne, nous avons proposé quelques notions préliminaires qui peuvent servir de base à une classification des signes. Nous avons appelé « sinsigne » la même unité en tant que type;

nous avons aussi nommé « état de conscience » la pensée individuelle, « privée »<sup>46</sup>, et « signifié » la pensée en tant que sociale et répétable; nous avons aussi précisé que la réalité à laquelle le signe se rapporte est le « désigné », que la relation entre signe et désigné peut être appelé « désignation », et « signification » la relation entre signifiant et signifié; de plus, l'individu qui comprend le signe en est l'« interprète », et celui qui le produit volontairement en est l'« émetteur ». Pour compléter cet appareil conceptuel, nous nommerons « sinsignation » la relation entre sinsigne et signifiant, et « sémies » les ensembles auxquels se rattachent certains signes. Schématiquement, on peut représenter comme suit cet ensemble de notions<sup>47</sup> :



Ce schéma articule les divers points de vue par rapport auxquels les signes peuvent être classés. C'est à l'intérieur de ces points de vue que les critères de classification doivent être homogènes, et c'est en combinant systématiquement les critères à l'intérieur de chaque point de vue que l'on évitera l'arbitraire et le chevauchement indu des extensions. Nous n'avons pas l'intention de procéder à une classification exhaustive des signes, mais nous donnerons, en terminant, quelques exemples qui indiqueront comment cette approche permettrait de résoudre les problèmes suscités par la typologie schaffienne.

Par rapport à la relation entre signe et sémie, certains signes, telle la canne blanche de l'aveugle, sont isolés (signes asémiques), tandis que d'autres, comme ceux de la langue française, appartiennent à un ensemble (signes sémiques); parmi les signes sémiques, les uns font partie d'un système (signes systématiques), tandis que les autres, comme les marques d'appréciation du public au théâtre, ne

46. Comme une telle pensée est par définition incommunicable, elle n'est pas, du point de vue sémiologique, fonctionnelle : nous ne l'utiliserons donc pas dans la suite de cet exposé.

47. Ss = sinsigne; St = signifiant; Sé = signifié; Dé = désigné. La ligne pointillée indique qu'il n'y a pas de relation directe entre sinsigne et désigné.

font pas partie d'un système (signes asystématiques)<sup>48</sup>. Lorsque Schaff prétend qu'un phénomène ne devient signe que dans le cadre du langage adopté par les personnes qui communiquent, il inclut donc dans sa définition du signe un élément qui relève en fait de la typologie des signes.

À propos de la relation entre le signe et l'interprète, nous avons déjà noté que Schaff, en s'en tenant aux injonctions relatives à l'action pour apposer les signaux aux signes de remplacement, néglige au moins deux autres fonctions : l'information et l'interrogation.<sup>49</sup>

Au niveau de la relation entre le signe et l'émetteur, nous nous en tiendrons à l'alternative de la présence ou de l'absence de l'émetteur, qui correspond, dans la typologie de Schaff, à l'opposition entre les signes naturels et les signes artificiels, à condition d'interpréter celle-ci comme correspondant à une distinction entre des signes qui ne servent pas à communiquer et des signes qui servent à communiquer.<sup>50</sup> En considérant cette classification comme autonome, on évite le problème, insoluble dans la typologie de Schaff, du rapport entre indices (signes qui ne servent pas à communiquer) et signes verbaux, et l'on s'abstient de considérer comme un élément de la définition du signe en général ce qui est en fait la caractéristique d'une classe particulière de signes, à savoir la communication.

La relation de sinsignation donne lieu à une classification des signes en fonction des cinq canaux sensoriels : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.<sup>51</sup> Dans l'expression « signe verbal », l'adjectif « verbal » se rapporte à cette classification sensorielle. Il en serait de même des symboles, s'il était vrai, comme le prétend Schaff, qu'ils sont toujours des images « optiques ».

Par rapport à la relation de désignation, il y a d'une part les signes qui désignent, d'autre part ceux qui ne désignent pas.<sup>52</sup> Schaff, comme nous l'avons souligné, admet cette distinction, mais il ne l'utilise pas comme telle dans sa typologie.

Reste la relation de signification. Tous les signes dits artificiels, à l'exception des simples reproductions d'objets comme les photographies, sont, d'après Schaff, conventionnels. Cela signifie qu'en de tels signes le lien entre signifiant et

48. Sur la distinction entre signes systématiques et asystématiques, on peut consulter Eric BUYSSENS, *Les langages et le discours*, pp. 34 à 37, et Georges MOUNIN, *Introduction à la sémiologie* (Paris, Éd. de Minuit, 1970), p. 71.

49. Cf. *supra*, p. 87. C'est au niveau de cette relation que se situe la dimension pragmatique de la *semiosis* dont parle Charles MORRIS (*Foundations of the Theory of Signs*, Chicago, The university of Chicago Press, 1938, p. 6 et pp. 29 à 42) ainsi que la fonction conative que mentionne JAKOBSON (*Essais de linguistique générale*, t. 1, Paris, Éd. de Minuit, 1968, pp. 213-216).

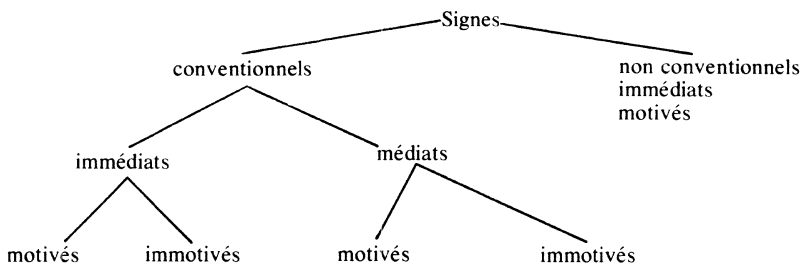
50. Cf. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, t. 2, pp. 97-98. Les signes qui servent à communiquer pourraient se subdiviser, en vertu de leur mode de production, en objets tout faits qui fonctionnent comme signes, tel un bouquet de roses rouges comme signe d'amour, et signes produits par le corps, soit directement dans le cas des signes organiques (comme les gestes), soit indirectement dans le cas des signes instrumentaux (comme la peinture où le corps se sert d'instruments pour produire les signes (*Ibidem*, pp. 96-97).

51. AUGUSTIN, *Sur la doctrine chrétienne*, in *Oeuvres complètes* t. VI, Paris, Louis VIVÈS, 1873, pp. 470 à 472; JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, t. 2, pp. 95-96.

52. Voir à ce sujet : BUYSSENS, *Les langages et le discours*, pp. 41-42; MORRIS, *Signs, Language and Behavior*, in *Writing on the General theory of Signs*, The Hague, Mouton, 1971, pp. 93-95.



signifié est institué par l'homme.<sup>53</sup> On peut donc distinguer, par rapport à la relation de signification, les signes conventionnels des signes non conventionnels. Mais on peut aussi distinguer entre des signes médiats et des signes immédiats : c'est la différence classique entre l'écriture phonétique et le langage des sons.<sup>54</sup> Et l'on peut enfin parler de signes motivés et de signes immotivés selon qu'il y a ou non ressemblance entre le signifiant et le signifié.<sup>55</sup> Si l'on convient que tous les signes non conventionnels sont nécessairement immédiats et motivés, puisque l'immotivation et la médiateté présupposent la convention, les trois critères que nous venons de définir permettent d'engendrer cinq sortes de signes, que représente le schéma suivant :



Une telle classification laisse ouverte la question du lien privilégié des signes verbaux par rapport à la pensée : si cette hypothèse était confirmée, tous les signes conventionnels autres que les signes verbaux seraient des signes médiats, motivés ou non; par contre, tant que l'hypothèse ne sera pas confirmée, on pourra soutenir qu'il existe des signes conventionnels immédiats autres que les signes verbaux : par exemple, les dessins de camion ou de bicyclette que nous avons mentionnés plus haut peuvent être considérés comme des signes conventionnels immédiats et motivés. Quant aux signes que Schaff appelle des icônes, ils correspondent ici aux signes motivés : or il suffit de constater que les signes motivés sont soit non conventionnels soit conventionnels et en ce dernier cas, soit immédiats soit médiats, pour comprendre qu'une typologie qui oppose les icônes aux seules écritures doit inmanquablement conduire à des problèmes. Une remarque analogue vaut dans le cas des écritures : si l'écriture phonétique est composée de signes conventionnels médiats et immotivés, l'écriture « pictographique », par contre, est constituée de signes conventionnels immédiats motivés.

53. AUGUSTIN, *Opus cit.*, pp. 470-472; ARNAULD et NICOLE, *La logique ou l'art de penser*, Paris, P.U.F., 1965, p. 54.

54. ARISTOTE, *De l'interprétation*, Paris, Vrin, 1959, 16 a 3-9; AUGUSTIN, *opus cit.*, pp. 470-472; I. G. GELB, *A study of Writing*, Chicago, The University of Chicago Press, 1963, pp. 194-198.

55. C'est la thèse classique de l'arbitraire du signe linguistique formulée par SAUSSURE dans le *Cours de linguistique générale* (pp. 100-101) et reprise au niveau sémiologique par BUYSENS, par exemple, dans *La communication et l'articulation linguistique* (Bruxelles, Presses universitaires, 1967, pp. 62-65). Nous négligeons ici la motivation existentielle, qui fonctionne dans le cas des signes que PEIRCE appelle les « index » (*Collected Papers*, VIII, n° 335) et qu'ARNOLD et NICOLE (*loc. cit.*) nommaient « signes joints aux choses. »

En classant les signes à différents points de vue, et de façon systématique à l'intérieur de chaque point de vue, on peut donc d'une part comprendre pourquoi la typologie schaffienne suscite tant de problèmes, d'autre part remédier à ceux-ci. Notons, en terminant, que ces divers points de vue ne sont pas incompatibles entre eux : les signes verbaux, par exemple, sont systématiques; ils peuvent servir autant à enjoindre qu'à informer ou à interroger; ils impliquent la présence d'un émetteur; ils sont audibles; tantôt ils désignent, tantôt ils ne désignent pas; et ce sont des signes conventionnels immédiats et immotivés<sup>56</sup>. La relation entre les signes verbaux et les autres espèces des signes n'est donc pas des plus simples.

---

56. Cette description ne tient pas compte des indices verbaux, qui fournissent des informations involontaires sur le sexe ou l'âge du locuteur; ni des cas de motivations mettant en cause plus d'un signe (motivation morphologique, tropes, etc.)